



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

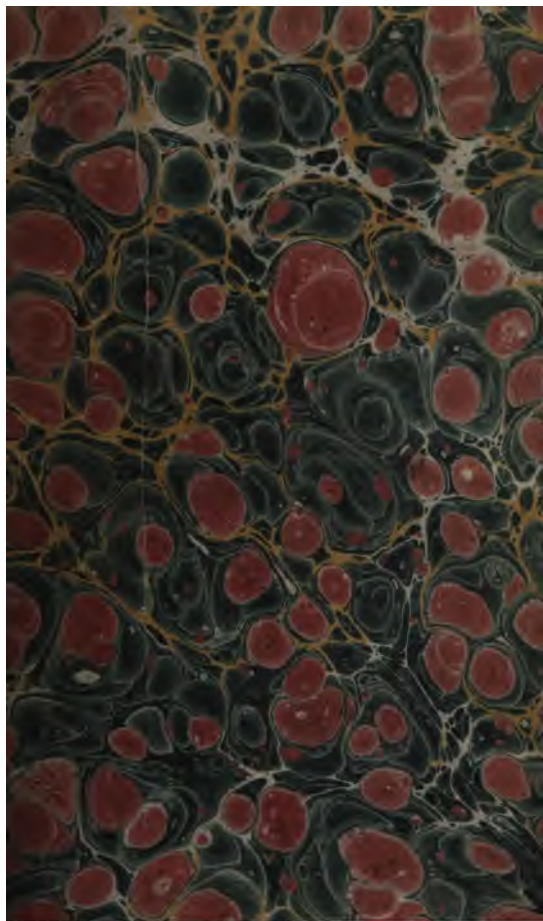
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







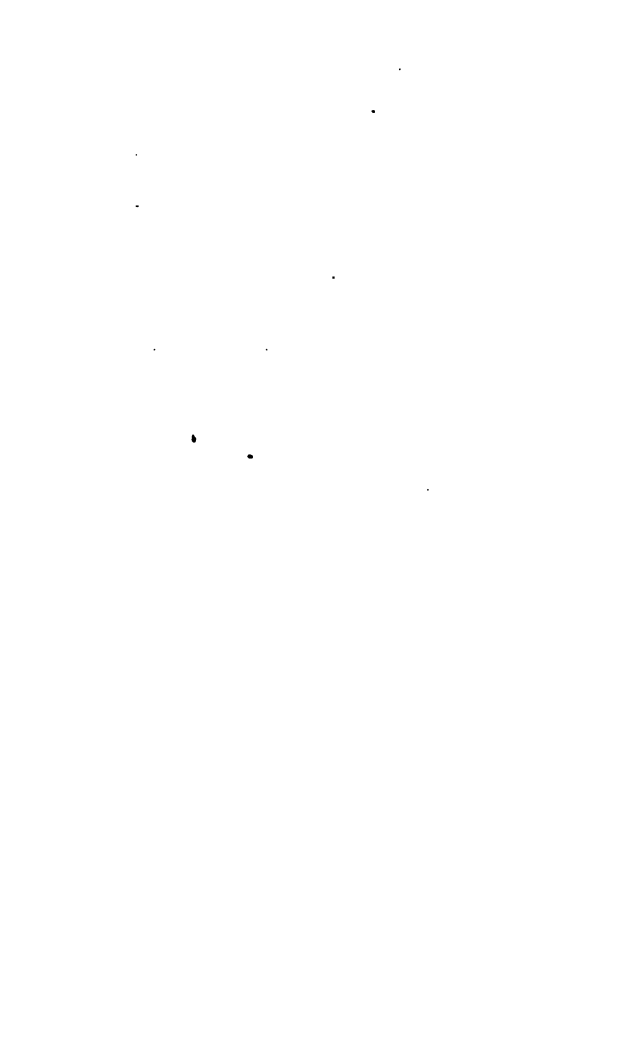
PG

1213

A2

R43

V. 23



RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XXIII.

A PARIS,

et { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, 1
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, 1
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'OEUVRE
DRAMATIQUES
DE
SAINTFOIX,
GRESSET, ET BRET.



A PARIS,
IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.
1825.

L'ORACLE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR SAINTFOIX,

Représentée, pour la première fois, le 22 mars
1740.



Library

H. P. Chiene

1-28-41

NOTICE

SUR

SAINTFOIX.

GERMAIN-FRANÇOIS POULAIN DE SAINTFOIX naquit à Rennes en Bretagne, le 25 février 1699. Tout le monde connoît ses *Essais historiques sur Paris*; mais notre plan nous borne à ne parler ici que de ses ouvrages dramatiques joués au théâtre Français. La première pièce qu'il y donna fut *Pandore*, comédie en un acte, en prose, représentée, pour la première fois, le 15 juin 1721.

L'Oracle, comédie en un acte, en prose, parut, pour la première fois, le 22 mars 1740, et fut jouée vingt-deux fois de suite.

Deucalion et Pyrrha, comédie en un acte, en prose, fut donnée, pour la première fois, le 20 novembre 1741, et n'eut que trois re-

ose, ayant excité du tumulte à la présentation du 8 juillet 1743, l'auqua deux autres, après lesquelles il ra.

Les Graces, comédie en un acte, en nise au théâtre le 13 juillet 1744, et onze représentations.

Julie ou l'heureuse Épreuve, comédie acte, en prose, jouée le 20 novembre fut donnée que neuf fois.

Égérie, comédie en un acte, en p présentée le 4 septembre 1747, tomba mière représentation.

Le 25 octobre 1749, Saintfoix fit

Notre auteur, piqué de cette double chute, fut quatre ans sans donner d'autre pièce; mais, le 27 juin 1753, parut sa comédie-ballet en un acte, intitulée *les Hommes* : elle eut dix-sept représentations très suivies.

La dernière pièce reconnue pour être de Saintfoix est *le Financier*, comédie en un acte, jouée, pour la première fois, le 20 juillet 1761, et qu'il retira le lendemain.

Après avoir mené une vie fort agitée, il termina sa longue carrière dans sa ville natale le 25 août 1776.

LEMBON, fils de la fée.

UCINDE, jeune princesse aimée d'Alc

La scène est dans le palais de la F

L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable !

ALCINDOR.

Mais, ma mère...

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous ?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde ?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses.

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu ?

neurs qui naissent autour d'elle ; que
agréable l'agitoit, et peignoit son tei
leurs vives et mêlées. Dans mon ravi
sembloit à mon cœur que mes yeux é
lents à lui porter tout le plaisir qu'ils
je n'ai pas été le maître de mon trans

LA FÉE.

Mon fils !

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, q
sée avec une ardeur... Mais à un m
qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveill
suis vite retiré sans qu'elle m'ait ap
dame, il est inutile que vous me compr
différer encore quelque temps à me
devant elle ; je ne pourrai vous obéir.

au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien ! mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, et détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voie ?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'oracle sur votre destinée. « Le fils de la Fée Souveraine, répondit-il, est menacé de grands malheurs ; mais il les évitera, et sera même heureux, s'il peut se faire aimer d'une jeune princesse qui le croira sourd, muet, et insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet, et insensible ?

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea : cependant à force d'y méditer, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, et de voir même l'accomplissement de l'oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

LA FÉE.

Écoutez-moi. Au moment que
jour, naquit aussi une princesse, l
voisin de cette île; c'est votre Lucin
vai, et la transportai dans ce palais,
à tous les humains. Elle y a été éle
par des statues, et n'y a vu que des fi
sibles, auxquelles, par la puissance
j'imprimois toutes sortes de mouve
souvent même affecté de prendre le
tailler en sa présence un bloc de ma
donner une forme; et l'animant en
coup de baguette, c'étoit aussitôt un
qui jappoit après elle, ou un singe q
par ses grimaces et ses sauts. Enfi
de parvenir à lui persuader qu'elle e

ALCINDOR.

Quel a été et quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance ?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle...

ALCINDOR.

Ah ! j'entends ; que je ne suis qu'une poupée, une marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, et peut réussir. Psyché ne voyoit point l'Amour ; elle le croyoit un monstre ; cependant elle l'aimoit. L'imagination réduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'oracle exige qu'elle me croie, c'est-à-dire n'ayant une bouche et des yeux que pour l'agrément. Cependant elle m'aimera ; on peut tromper la raison ; mais jamais le sentiment. Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les comprendre, qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira... Oui, madame, elle m'aimera, et je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver. Vous pouvez me présenter à elle, et compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une statue, une vraie statue... un marbre insensible.

avons avoir ensemble, je vais préparer, et tâcher de les amener à votre

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec il la caresse; ne pourrai-je pas aussi badiner avec moi?...

LA FÉE.

Bon, voilà l'homme de marbre.
sortir.) Sortez donc, nous verrons; s

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*
Ce n'est point une illusion... ce n'est
songe; il avoit la bouche collée sur

LUCINDE.

Je ne sais. Il a disparu comme un éclair. Mais il semble qu'en baisant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur... Oui, depuis ce moment je ne suis plus la même : inquiète, rêveuse, je cherche... Eh quoi ? je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée... Quelle union, quelle tendresse, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux ! Ils étoient sur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vus qu'à eux, et que nous n'avons point ensemble vous et moi. Quelques moments de silence succédoient à leur ramage ; et ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec une ardeur... Vous riez ?

LA FÉE.

Sans doute : car enfin pour se répondre il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh ! croyez-vous aussi que votre clavecin ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, et sont sensibles aux doux accents de votre

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vous
sont de pures machines , mais mieux o
parceque la nature, toujours plus inc
toujours plus savante, et toujours su
l'art, en a composé et arrangé elle-mê
sorts?

LUCINDE.

Répétez-le-moi encore mille fois , et
et je n'en croirai rien. Un sentiment
qui m'a saisie à la vue de ces deux oise
me à ce que vous me dites : car enfin,
ou les attraper , je les aurois caressés
attés de la main ; je les aurois mis
ans mon appartement, et j'eusse été fi
ve à tous leurs besoins : au lieu qu'en
l'ai jamais souffert.

et vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles : cependant je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvements que vous admirez dans vos oiseaux , et qui vous font croire qu'ils sentent et qu'ils pensent.

(La Fée touche de sa baguette trois statues : celle du milieu commence une entrée par des mouvements de surprise et d'admiration , et forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues, dont l'une tient un violon, et l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orchestre en sourdine se joint à la flûte et au violon, et joue un air gai et coulé, sur lequel la statue s'anime par degrés, et danse ensuite un tambourin, par lequel l'entrée finit; pendant ce divertissement, Lucinde baisse les yeux, et paroît triste.)

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup? Il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine.

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute; il confond et détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Ah! pauvres petits oiseaux! n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, et que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble; le jour, sur une même

moins bonne à mon égard, et il y a s
quelque être de mon espèce avec qui j
tinée à vivre comme ces oiseaux vivent e
Vous le savez, dites-le-moi, ma bonne
être venu me baiser la main tandis q
mois?

LA FÉE, *riant*.

Je soupçonne... un jeune homme d
avoir aperçu les traces, et qui rôde
matin autour de ce palais. Il sera d
couru à vous comme à un être de s
mais vos regards, en vous éveillant
en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!... Les hommes s
des machines?

fois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, et ma pendule indique l'heure qu'il est : que font les hommes?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espèces. Ceux qu'on appelle guerriers, et qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchants, et de petits globes de fer où ils renferment du feu; ensuite ils se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces...

LUCINDE.

Cela est horrible! Oh! ce sont des machines, il n'y a point de raison à tout ce carnage-là. Cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur et sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre. Nous sommes femmes, tout fléchit devant nous : ces hommes, furieux entre eux, rampent à nos pieds : nous portons dans les yeux un caractère qui les adoucit; cet aimant les attache et les plie à tous nos mouvements; ils les imitent, et y sont asservis

LA FÉE.

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous. Les l
sans être nous, deviennent d'autres
se transforment dans nos sentiment
toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire v
est venu me baiser la main tandis
mois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effar
peut-être encore autour de ce palai
chercher avant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vite ; j'attends votre retour
tience.

L'émotion. Il me passe dans la tête des chimères et des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien ! un homme?... Oh ! je veux... je veux jouer un air sur mon clavecin. (*Elle va à son clavecin et revient aussitôt.*) Je fais une réflexion. Je suis une étourdie ; je devois accompagner Souveraine ; elle auroit guetté de son côté, et moi du mien ; et, s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rapprochées, et nous l'aurions pris. (*Elle retourne encore à son clavecin, et revient aussitôt.*) Quel cruel soupçon vient m'agiter ! Pourquoi ne m'a-t-elle point proposé d'aller avec elle ? car enfin nous nous serions aidées l'une l'autre ; elle a dû le penser... Quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis aperçue qu'elle sourioit et ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Nè voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, et me le cacher comme les autres?... Oh ! ne soyons pas sa dupe ; allons la joindre avant qu'elle ait le temps... (*Voulant sortir, elle aperçoit la Fée qui entre.*)

LUCINDE, à *la Fée*.

Ah ! vous voilà ? Eh bien ! est-il pris

LA FÉE.

Oui ; et je n'ai pas eu de peine à l'a

LUCINDE.

Où est-il donc ?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh ! vous l'aurez laissé échapper. (A
u fond du théâtre, et aperçoit Alcindo
la bonne !... Mais... comment?... En
ui...

LA FÉE, *la contrefaisant*.

Ah !... ma bonne !... mais... comme

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi. Comme il me regarde ! Ses yeux sont doux et gracieux. Oh ! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent et se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques moments monsieur Charmant, et allons considérer un phénomène que je viens d'apercevoir au coucher du soleil.

LUCINDE.

Ma bonne ! j'ai tant vu le soleil...

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène, et nous raisonnerons ensemble...

LUCINDE.

En vérité, madame, je raisonnerois fort mal.

rien d'autres.

SCÈNE V.

LUCINDE, ALCINDOR

LUCINDE, *regardant sortir*

Elle sort; tant mieux! sa présence
rassoit. Son esprit est aujourd'hui
ton raisonnable qui m'ennuie beau-
dérant Alcindor.) Les beaux cheveux
bien la tête! Sa taille est parfaite
mon cœur qu'il trouve enfin l'ob-
choit, et que des idées confuses lui
a long-temps. (*contrefaisant la Fés-
taisie vous passera comme bien d'
prochant d'Alcindor.*) Non, Char-

lui attache au cou un ruban fort long et s'entortille le bras du reste.) J'entends du bruit; seroit-ce déjà Souveraine? (*Elle se lève et court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en lesse.*) Elle ne vient pas; je me trompois. Elle est attachée à considérer son nouveau phénomène. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aie la chercher! (*Elle va chercher un autre tabouret, le place auprès du sien, et fait signe à Alcindor de s'y asseoir.*) Charmant, placez-vous là... Comment!... Il ne veut pas s'asseoir: il se remet à mes genoux!... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé... Vous me charmez... Vous m'enchantez... Hélas! le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre et me répondre... Je me plais dans cette illusion... Je ne sais presque où je suis... je soupire... un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens, et répand dans mon cœur une joie secrète... une agitation... une douceur qui, jusqu'à présent, m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant... En vérité, le cœur lui bat comme à moi. (*Elle se lève.*)

ALCINDOR dit à part, en se levant aussi, et allant à l'autre bord du théâtre :

Je n'y puis plus tenir: cette situation est trop critique pour un amant.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

Je reviens : j'ai peur que mon étourdi
blié qu'il doit être sourd, muet, et inse

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah ! ma chère bonne ! animez Charman
qu'il puisse penser, me parler, m'entendre
répondre.

LA FÉE.

Vous demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, madame?

leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions ; mais que ces ressorts , de quelque façon qu'on les arrange , ne peuvent jamais produire une pensée ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, madame, je vous entends ; je pénètre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous ?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, madame, que vous êtes très savante ; que vous voudriez que je devinsse une philosophe comme vous , pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, et que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parceque vous croyez que, si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir et de nous aimer, et que nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien ! madame, une juste colère me saisit ; je vous déclare que je suis une ignorante, que je le serai toujours, que j'ai la science en horreur, et que je vais à l'instant briser et mettre en pièces tous ces instruments de philosophie, qui me paroissent des meubles très ridicules dans mon appartement.

adieu les globes, les sphères, et les
ndes. Cet emportement n'est-il pas ch

LA FÉE.

l est plaisant, du moins; elle est a
e vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentir
e, vivement exprimé, fait les délices
uis je vous dirai, madame, que vous
ée fort à propos; je n'étois plus moi
llois parler.

LA FÉE.

Et l'oracle?

ALCINDOR.

L'oracle? J'avois la vue troublée, et
us que Lucinde. Prévenu, flatté, c

LA FÉE.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque temps. Peut-être que les sentiments que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvements d'un caprice, et d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours !

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours ! Mais... mais... mais... madame, pensez-vous à la situation ? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle ; et que semblable au mouton chéri d'une bergère innocente, je serai caressé à tous les moments du jour ? Et vous voulez...

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt que vous voulez me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, et qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

... amour, et paroissent non s
sensibles, mais même cruelles à un a
ur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne suis ni fille ni statue; et j
éclairer à Lucinde.

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore q
oments; laissez-moi faire subir à son c
uvel examen; et ne risquez pas de vous
r mal à propos, puisque le bonheur c
en dépend.

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR

VOIX

la seule chose qui peut me combler de joie, et me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espèce qu'on appelle petits-maitres, il est impossible de le faire penser, et de lui inspirer la raison ; mais que d'ailleurs il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet ; et cela machinalement, comme tous ceux de son espèce.

LUCINDE.

Machinalement !

LA FÉE.

Il fera plus ; il sifflera, fredonnera, et chantera même certains airs et des paroles...

LUCINDE, *avec transport.*

Ah ! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers. Mais songez toujours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une suite de mots et de lieux communs, qu'ils prononcent au hasard, et qu'ils répètent à presque toutes les femmes indifféremment, et comme ils les ont appris.



Vous voyez le rôle que vous a
(*haut.*) Il faut préluder un moment
comme l'écho.

(*Elle chante.*)

Tout ce qui respire...

ALCINDOR *paraît ébranlé, ému, et*
homme qui se réveille.

(*Il chante.*)

Tout ce qui respire...

LUCINDE.

Ah ! ma bonne !

ALCINDOR *chante.*

Reconnoît l'empire

LUCINDE.

Quel oracle ? Que veut-il dire ?

LA FÉE.

Avez-vous déjà oublié que l'oiseau petit-maitre répète au hasard sans sentiment et sans raison ce qu'il a entendu chanter ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, madame, je l'avois presque oublié : mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien ?

LA FÉE.

Eh bien ?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus ?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente ; et je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet ? Toujours mon perroquet ! Vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, mademoiselle, vous ne faites que

noître combien je l'aime?

INDOR, *bas à la Fée, qui lui ferme l'oeil, lui fait des signes, et le retient par la main.*

l'oracle est accompli, je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fureur!

LA FÉE.

C'est vrai, croyez-moi, chassez-le de chez vous : votre souvenir.

LUCINDE.

Chassez! chassez Charmant! me priez! O ciel!

LA FÉE.

Adieu! qu'il reste donc; et amusez-vous.

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chère Lucinde!

ALCINDOR.

Ma chère Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR, *se débarassant de la Fée, qui veut encore l'arrêter, et se jetant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!... ma charmante Lucinde!... que de choses à dire! et cependant je ne puis que dire mille fois, Je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma bonne, il parle tout seul : ce ne sont point là des chansons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, madame, à prolonger son erreur. L'oracle est accompli ; et je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance et tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

Forcé par un oracle funeste, il fall
parusse insensible. Me reprocheriez-vo
où je vous ai jetée, lorsque l'intérêt de n
m'en faisoit une nécessité?

LUCINDE.

Ah ! puis-je vous la reprocher, lors
servi qu'à mieux faire éclater mes s
pour vous?

ALCINDOR.

Ma chère maitresse!

LUCINDE.

Levez-vous.

LA FÉE.

Allons, mes enfants, l'oracle est a
u'un heureux hymen vous unisse : je
ansporter au milieu d'un nenne'don

DIVERTISSEMENT.

Retenez bien , jeunes amants ,
Ces règles infaillibles :
Si vous voulez être charmants ,
Paraissez pendant quelque temps
Sourds , muets , insensibles.
Pour suivre ces sages décrets ,
Il n'est pas besoin des apprêts
De la féerie et du miracle :
Soyez tendres , soyez discrets ;
C'est le sens de l'oracle.

Retenez bien , jeunes amants ,
Ces règles infaillibles :
Si vous voulez être charmants ,
Paraissez pendant quelque temps
Sourds , muets , insensibles.
De votre amour , de vos soupirs ,
Au seul objet de vos desirs
Prodiguez le charmant spectacle :
Joignez le mystère aux plaisirs ;
C'est le sens de l'oracle.

L'Amour vous tend , objets charmants ,
Des pièges invincibles :
Pour fuir les perfides amants ,
Paraissez à tous leurs serments
Sourds , muets , insensibles.

C'est le sens de l'oracle.

FIN DE L'ORACLE.

LE MÉCHANT,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR GRESSET,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril
1747.

NOTICE

SUR

GRESSET.

JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET, fils d'un conseiller du roi, commissaire enquêteur et examinateur au bailliage d'Amiens, y naquit en 1709. Les jésuites de cette ville, chez lesquels il fit ses humanités, frappés de ses heureuses dispositions, désirèrent l'attacher à leur société et n'eurent pas de peine à le décider à faire son noviciat. Il n'avoit encore que seize ans lorsqu'il le commença. Il vint achever ses études à Paris au collège de Louis-le-Grand.

Tous ses moments de loisir étoient consacrés à la poésie ; mais il étoit peu jaloux de montrer ses essais : enfin, à peine âgé de vingt-quatre ans, il fit paroître le charmant poëme de *Vert-Vert*. Les désagréments que cet ouvrage lui at-

NOUS P--
vrages de Gresset, notre plan se d-
ler de son théâtre. La première
paroitre fut *Édouard III*, tragédie
jouée pour la première fois le 22
eut neuf représentations.

Sidney, comédie en trois ac-
mise au théâtre le 3 mai 1745,
présentations ; mais elle n'est
répertoire.

Le Méchant, comédie en cin-
parut pour la première fois le
et fut donnée vingt-quatre f-
grand succès.

Gresset avoit composé deux

tales. Le succès du *Méchant* fut presque le signal de sa retraite. Il passa à Amiens les vingt dernières années de sa vie. Au commencement de 1777, le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs, étant mort le 16 juin de la même année, âgé de soixante-huit ans.

FLORISE, mère de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, ami de Géronté.

VALÈRE, amant de Chloé.

LISSETTE, suivante.

FRONTIN, valet de Cléon.

Un LAQUAIS.

La scène est à la campagne, dans le jardin
de Géronté.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment !

On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,

Crois cela ; mais, pour moi j'en suis bien convaincue.
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

Il règne un air d'aigreur et de div
Qui ne le dit que trop. Au lieu de
Qu'établissoit ici l'entière confian
On se boude, on s'évite, on bâille
Et je crains que demain on ne se p
Va, la noce est bien loin, et j'en s
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ! Bien
Au choix qui doit unir Valère avec
Je puis te protester qu'il l'a fort ap
Et qu'au bon homme d'oncle il répi
Que c'est le seul parti qui convienn

LISSETTE.

S'il s'en mêle, tant pis ; car, s'il fait
C'est que pour faire mal il lui sert d
Je sais ce que je sais ; et je ne puis c
Que, connoissant Cléon, ta vaille

C'est qu'il est libéral ; excellent caractère !
Un maître avec cela n'a jamais de défaut ;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin :
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire ;
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?

Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,

L I S E T T E.

Ce n'est pas l'
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne
La noce en question parvenoit à se fai
Je pourrois, par Chloé, te placer chez
Mais à propos de lui, j'apprends avec
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, si
Plein d'honneur, annonçant le meille
Mais, séduit par l'esprit et la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchance
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son mo
Il est son complaisant, son copiste fidèle.

F R O N T I N.

Mais tu fais des malheurs et des monst
Mon maître a de l'esprit, des lumières,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'
Est au-dessus du mal.

J'attends une réponse et positive et prompte.
 Quelqu'un vient, laisse-moi. Je crois que c'est Gêronte.
 Comment ! il parle seul !

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
 Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
 Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
 Mais moi, je veux la paix, le bien, et la justice :
 Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.

Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
 Comment, monsieur ! j'aurois, une fois en ma vie,
 Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
 De votre sentiment, et d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? Je tiendrai ma promesse ;
 Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce.
 C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
 Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
 Que la donation que je suis prêt à faire

GERONTE.

Il n'est point de parti meilleur que ce

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière
La mère de Valère, entre tous ses amis
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer
Ariste est honnête homme, intelligent
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de bon
Il est parti muni de mon consentement
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici

LISETTE.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
 ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
 si Valère non plus. Avant nos différends,
 ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
 ils s'aimoient; et souvent cet instinct de l'enfance
 revient un sentiment quand la raison commence.
 Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
 ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
 si, par ses agréments et son bon caractère,
 Philoé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
 pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
 leur embellissement fit toujours mon étude.
 On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
 sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
 je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
 ni laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
 j'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Mais tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Alors pourquoi donc ?

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort, mais c'est
Au fond, elle vous mène, en vous
Et, par malheur pour vous et tout
Elle n'a pour conseil que ce monsieur
Un mauvais cœur, un traître, enfin
Et pour qui votre goût m'est incom-

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours! On ne sait pas
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien
Ma maîtresse autrefois me traitoit à
Et ne peut me souffrir depuis qu'il lui
Il croit que de ses tours je ne soupçonne
Je ne suis point ingrate, et ie lui re-

Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme ; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit ;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie et qu'on me divertisse ;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs il est toujours de même avis que moi ;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur ;

Mais quand il seroit tel qu'on te l'a vu
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchan

L I S E T T E.

Je ne jurerois pas qu'en attendant prat
Il ne divisât tout dans votre domestique
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez prom
Et d'une... Mais enfin je me serai mépri
Vous en êtes content; madame en est ép
Je croirois même assez...

G É R O N T E.

Quoi! qu'elle a

L I S E T T E.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec rai
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sù
si vous

Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage , et nous ne tenons rien.

CÉRONTE.

Ah ! je voudrois le voir ! Corbleu ! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui ,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple , ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire ,
Ni de choquer Ariste , ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non , mais à la sourdine ,
Quand Ariste parloit , Cléon faisoit la mine ;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air , des demi-mots que vous n'entendiez pas ,
Certain ricanement , un silence perfide ;
Voilà comme il parloit , et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est ,
Vous présent : il entend trop bieu son intérêt ;

Et les bons cœurs ont seuls le talent de me p
Vous , monsieur, par exemple , à parler sans
Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui , bonté c'est
Selon ce beau docteur : mais vous en revien
En attendant , en vain vous vous en défendi
Vous n'êtes pas méchant , et vous ne pouvez
Quelquefois , je le sais , vous voulez le paroî
Vous êtes , comme un autre , emporté , viol
Et vous vous fâchez même assez honnêtement
Mais au fond la bonté fait votre caractère ;
Vous aimez qu'on vous aime , et je vous en :

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de do

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Dieu ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie : .

j'ai pas fermé l'œil ; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

ette, elle est malade.

LISETTE, *bas, à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.

là donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,

'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète ?

SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :

si c'est vous... hier...

Dont je ne vois pas bien l'important avantage
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de

Allez-vous m'en parler? je vous cède la place

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'h

Et je vous répondrais peut-être avec aigreur

Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres

Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis de

Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion

Eh bien, sur cette affaire entretenez Cléon

C'est un ami sensé. qui voit bien, qui vou

qu'un intérêt d'argent, une misère,
se ainsi brusquer une importante affaire?
le m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi!

rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh! quoi...

FLORISE.

de Valère est maussade, ennuyeuse,
ge du monde, une femme odieuse :
allez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

le femme simple, et sans prétentions,
illant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Valère! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

ient de cet âge en couvre les défauts :
donc n'est pas fat? tout l'est, jusques aux sots.
temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

peut rester fat : n'en voit-on pas sans cesse
qu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

cela. Cléon sera donc notre arbitre.

11 vous savez trop

GÉRONTE.

riste doit ici...

FLORISE.

Votre Aristote m'assomme :

C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnêt

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;

Tous ceux que vous voulez, vous les voyez à

Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour moi

Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.

Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;

Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait ?

Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres,

Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour

Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant p'

... c'est aussi trop d'en

Pour conserver vos droits , je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons , leur langage ,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage ;
Mais grace , je vous prie , et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira , s'il est traité de même sorte ,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là , Dieu merci.
Enfin , si vous m'aimez , traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire ,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais , marier Chloé ! mon frère , y pensez-vous ?
Elle est si peu formée , et si sottre , entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve , au contraire ,
De l'esprit naturel , un fort bon caractère ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas ,

Mais c'est un air si gauche , une mauva
GÉRONTE *élève la voix , aperceva*
Tout comme il vous plaira. Finissons , j
Puisque je l'ai promis , je veux bien voi
Parceque je suis sûr de sa décision.
Mais , quoi qu'on puisse dire , il faut ce
Il n'est point pour Chloé d'arrangemen
Feu son père , on le sait , a mangé tout
Le vôtre est médiocre , elle n'a que le n
Et quand je donne tout , c'est bien la m
Qu'on daigne se prêter à ce que je prop

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCÈNE V.

FLORISE. GÉRONTE.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serais peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire :
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle :

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une
Qu'on vous dit en passant , par humeur ,
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui
Je me sacrifierois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets !

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage : et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est la maîtresse, il lui faut obéir;
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît; l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.

N'avoir pu mériter la haine de ma mère
A quoi rêves-tu donc ? tu ne m'écoutes

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Madame

Soyez tranquille ; allez , fiez-vous à moi
Nous verrons sans pleurer la fin de tout
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout
Mais , malgré son crédit , je vous donne
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène au jour
Et nous la guérirons du goût qu'elle a
Vous verrez.

CHLOÉ

SCÈNE VII.

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

SCÈNE I.

CLÉON, FRONTIN

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d
Tu fais tout de travers, tu gardes le
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise hu

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fa
De me parler enfin ! Je parviendrai pe
A voir de quel sujet tes chagrins peuv
Mais, à propos, Valère ?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute ;
Et celle de Géronte ?

FRONTIN.

Elle doit être en route ;

La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur ? Quoi ! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs, et d'honneurs ;
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs ?
Valère, d'autre part, vous aime à la folie ;
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

Et la meilleure scène, et le plus
J'ai bien voulu pour eux quitter
Ne point m'en amuser, seroit être
Un peu de bruit rendra ceci moi
Et me paiera du temps que je pe
Valère à mon projet lui-même c
C'est un de ces enfants dont la fo
Dans les sociétés vient tomber to
Et lasse tout le monde, excepté l
Croirois-tu que sur moi tout son
Le hasard me l'a fait rencontrer
Ce petit étourdi s'est pris de goût
Et me croit son ami, je ne sais p
Avant que dans ces lieux je vinss
J'avois tout arrangé pour qu'il eû
Elle a, pour la plupart, formé n
J'ai demandé pour lui quelques n
Soit que cette

est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
puis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mère;
compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

ais vous, quel intérêt... pourquoi vouloir aigrir
s gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
pourquoi seconder la bizarre entreprise
an jeune écervelé qui fait une sottise?

CLÉON.

and je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
! c'est le droit des gens, et je veux en user.
ut languit, tout est mort sans la tracasserie;
est le ressort du monde, et l'ame de la vie:
en fou qui là-dessus contraindrait ses desirs;
s sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
ais un autre intérêt que la plaisanterie
e détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

mmment donc! à Chloé songeriez-vous aussi?
orise croit pourtant que vous n'êtes ici
ne pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
si pèse horriblement, et la voir si gentille
afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
orsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON

Tant mieux.

lle ne me dit rien de cette jalousie :
ais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
je la laisse aller.

Quoi ! Florise et Chloé ?...

CLÉON.

Moi ? n

Je n'agis ni par goût , ni par riva
M'as-tu donc jamais vu dupe d'u
Je sais trop les défauts , les retou
Toute femme m'amuse , aucune i
Si par hasard aussi je me vois ma
Je ne m'ennuierai point pour ma
Aimera qui pourra. Florise , cette
Dont je tourne à mon gré l'esprit
Qui , malgré l'âge , encore a des p
Et me croit transporté de ses per
Florise pense à moi. C'est pour n
Qu'elle veut de Chloé rompre le r
Vu que , l'oncle à la nièce assuran
S'il venoit à mourir , Florise n'au
Le point est d'empêcher qu'il ne s

on choix me regarde en renvoyant Valère ;
la fille alors arrêtant mon espoir ,
metrai la mère à qui voudra l'avoir.
Être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères ,
ne m'en fais point un fort grand embarras :
n ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
is avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
quand je manquerois l'une et l'autre entreprise ,
si, chemin faisant, les ayant conseillés ,
saisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

bien ! Mais si j'osois vous dire en confidence
ela va tout droit...

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience ,
vise à nous voir donner notre congé.
, vous le savez, et j'en suis affligé ,
vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
rés de vingt maison.

CLÉON.

Chacés ! quelle folie !

FRONTIN.

c'est un mot pour l'autre , et puisqu'il faut choisir ,
i chacés, mais prêts de ne plus revenir.

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, or
C'est tout ce que je veux, et je tiens p
Que la plate amitié, dont on fait tant
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on
Être cité, mêlé dans toutes les querell
Les plaintes, les rapports, les histoires
Être craint à-la-fois et désiré par-tout
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain noi
Se prend chez tout le monde, et n'est v
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que li
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aïlle m'ensevelir dans quelque coterie
Je vais où l'on me plaît, je pars quand
Je m'établis ailleurs; me moquant au su
D'être haï des gens chez qui je ne vais p
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance va

Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie;
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet...?

FRONTIN.

Parbleu! ne vous en moquez pas;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi! Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette:
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à-la-fois:
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

Pourquoi veux-tu payer pour tes prédéc
Fais de même : aucun d'eux n'est mort c

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sa

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh ! monsieur,

Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence*

Eh bien, écoute

Tu me conviens, je t'aime; et, si l'on veut
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire fai

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point

Mais, si je lui donnois quelque commission
Pour Paris?... Oui : vraiment, l'expédient est bon.
J'aurai seul mon secret ; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère :
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée ;
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout :
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah ! je vous l'abandonne ;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.



... du vieux tel
C'est pour le peuple enfin que sont faite
Vous avez de l'esprit, et votre fille est so
Vous avez pour surcroît un frère qui rac
Eh bien ! c'est leur affaire après tout : se
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'es

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le cou
Qui me soutient contre eux, contre ce m
L'affaire presse au moins, il faut se décid
Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
Et, par une façon des galants du vieux st
Géronte sur la route attend l'autre imbéci
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous oraignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien
Il faudra, ce me semble, un peu de signa
le votre

Mais non ; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre !
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme , et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi , confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Gêronte , ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs ,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances ,
A l'établissement qui rompt nos espérances ,
Partons d'ici , plaidez ; une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie ,
On ne me verra point lui tenir compagnie :

Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui pl
Et soit cette habitude, ou quelque autre
Je ne puis me résoudre à le désespérer
Mais votre idée au moins sur lui peut opé
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort ai
J'ai parlé de procès, de biens, de brouille
De départ; et qu'enfin, s'il me pousoit à
Vous avez entrevu que je suis prête à tout

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puis
On pourroit consulter pour le faire interdi
Ne le laisser jouir que d'une pension.
Son procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, et qui, par so
Auroit fait renfermer les sept sages de Gr
il eût plaidé contre eux.

De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le desire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?

Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites.
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord :
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,

Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence ;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas , des protecteurs si bêt
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennu
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement , des plaisirs , des biens de c
Ne font pas , quand on pense , une chaîne
Et, pour vous parler vrai , je trouve plus
Un homme sans projets dans sa terre fixé
Qui n'est ni complaisant ni valet de perso
Que tous ces gens brillants qu'on mange ,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être h
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'er

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrai

J'aime l'ordre, et je garde une collection
 De lettres dont je puis faire une édition.
 Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
 Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
 Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
 Et désoler là-bas bien des sociétés;
 Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires :
 J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
 Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

Je ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
 M'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
 Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;
 Ce que j'en dirai tempèrera l'amour
 Et nos petits messieurs qui rôdent alentour.
 Et l'aigre Céliante et la fade Uranie
 Compte bien aussi passer ma fantaisie.
 Sur le petit Damis, et monsieur Dorilas,
 Ce certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
 Si, glorieux et bas, se croit un personnage;
 Tant d'autres importants, esprits du même étage;
 Ah ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
 Bien que de six mois ils n'osent se montrer.
 Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause;
 Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
 Tant cela dans le monde est oublié bientôt :
 La ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
 N'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable,

FLORISE.

L'idée est excellente , et la vengeance
Je vous prierai d'y joindre avec quel
Une madame Orphise , à qui j'en dois
Et qui mérite bien quelques bonnes n
Quoiqu'elle soit affreuse , elle se croit
Et de l'humilier j'ai la plus grande en
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer sa
Et dans trois jours d'ici désespérer la l

FLORISE.

Et comment ?

CLÉON.

On peut faire une chance
Cela vaut mieux qu'un livre , et court t

FLORISE.

Oui , c'est très bien pensé ; mais faites-

Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON:

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrais bien...

CLÉON.

(*à Florise.*)

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous

Entière liberté. Frontin est impayable;

Il vous sert bien: je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,

Un peu bête...

FRONTIN.

Ah ! monsieur , ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution
De mon panégyrique épargnez-vous le
Valère entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir.
Je ne suis point garant de cette extrava
Il m'a suivi de loin , malgré ma remontrance
Se croyant invisible , à ce que je conçois
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois
Caché près de ces lieux , il attend qu'on

CLÉON

SCÈNE VI.

CLÉON.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, *en habit de campagne* ; CLÉON.

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

Eh ! bonjour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah ! point de compliments ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

Les talents plus reconds , les esprits plus
Le goût fait chaque jour des progrès inc
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nou

CLÉON.

Tout vous paroît charmant , c'est le sort
Quelqu'un pourtant m'écrit , et j'en crois
Que de tout ce qu'on voit on est fort enn
Que les arts , les plaisirs , les esprits , fon
Qu'il ne nous reste plus que des superfici
Des pointes , du jargon , de tristes facétie
Et qu'à force d'esprit et de petits talents
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plu
Comment ! vous qui voyez si bien les ridi
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez-vous aux
Toujours bon , toujours dupe ?

VALÈRE.

Oh ! non .

Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?...

VALÈRE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite ?

Sans doute vous l'avez ?... Quoi ! la chose est secrète ?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLÉON.

Par-tout ;

Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.

J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle ;

Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer ,

J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, avec un grand éclat de rire.

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :

Il faudroit des six mois pour aimer une femme

Selon vous ; on perdrait son temps , la nouveauté,

Et le plaisir de faire une infidélité.

Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,

Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;

Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !

Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre ;

Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris

CLEON.

N'en appréhendez rien. Mais , soit dit e
Je me reproche un peu ce que je fais po
Car enfin si , voulant prouver que je voi
J'aide à vous nuire , et si vous vous trom
En fuyant un parti peut-être avantageu

VALÈRE.

Eh ! non : vous me sauvez un ridicule aff
Que diroit-on de moi , si j'allois , à mon é
D'un ennuyeux mari jouer le personnage
Ou j'aurois une prude au ton triste , excé
Une bégueule enfin qui seroit mon pédan
Ou si , pour mon malheur ma femme étoit
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris , ce seroit m'égorger de ma mai
Quand je puis m'avancer et faire mon ohe
trois-je , accompagné d'une femme impor
Me rouiller dans ma terre et borner ma f
Ma foi --

Si j'allois m'enchaîner ; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme , ami de ces gens-ci ,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi ;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe ;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu ;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu :
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage ,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage ;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui ,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid ,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance. .

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès :

Pour pareille alliance : on dit que vous
Quand vous étiez ici?

VALÈRE.

Mais assez, ce me
Nous étions élevés, accoutumés ensemb
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit f
Mais Paris guérit tout, et les absents on
On m'a mandé souvent qu'elle étoit emb
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jo
C'est un de ces minois que l'on a vus par
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votr

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la
Jusqu'ici de n'avoir

« La faute en est aux dieux, qui la firent si *bête*. »

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment! voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment; dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Gêronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :



On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens
Il faut, pour les mener, les prendre dans le
L'important est d'abord que l'oncle vous de
Si vous y parvenez, je vous réponds du res
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir
Toute sa part d'esprit en bon sens prétend
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi qu
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour
Qu'un seigneur de paroisse est un être sub
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité
On n'imagine pas combien il se respecte.
Ivre de son château, dont il est l'architect

lui paroîtrez qu'un fat très importun,
t raisonneur, ignorant, indocile;
re ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE.

is êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort?
a répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

... mariez-vous... Ce que je viens de dire
que pour forcer Gêronte à se dëlire,
vous desiriez : moi, je n'exige rien;
que vous ferez sera toujours très bien;
ultez que vous.

VALÈRE.

Écoutez-moi, de grace;
che à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
ne savez point prendre votre parti.
prouverois pas ce dëbut étourdi,
aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
vue exigeât un maintien raisonnable :
ec un vieux fou dont on peut se moquer,
imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
pour vos projets, il falloit sans scrupule
légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

la la fureur de me croire à son gré :
ez-vous à moi, je l'en détacherai.

Monsieur, j'entends du bruit, et je

CLÉON.

Ne perdez point de temps ; que F

SCÈNE I

CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin ,
Il porte le mémoire où je deman
Sur l'interdiction de cet ennuye
Florise s'en défend ; son foible ca
Ne sait point embrasser un parti
Embarquons-la si bien , qu'amer
Mon projet soit pour elle un par
Je ne sais si je dois trop compter
Il pourroit bien manquer de rés

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu ;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu :
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère ?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère ,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh ! non , ce n'est pas lui ; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non , crois-moi : de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper , et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connoissois , si tu pouvois m'entendre ,
Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre ;
Que rien ne lui ressemble , et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres , Lisette , on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue ,
Tous les plaisirs du cœur , m'ont remplie à sa vue :
J'ai voulu l'appeler , je l'aurois dû , je crois ;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix ;

... l'attention, et je n'ai pu s

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs ; d'autres l'auront
Demande à tout le monde... Eh ! va d

LISSETTE.

Du zèle n'est pas tout, il faut de la pr
N'allons pas nous jeter dans d'autres e
Raisonnons. C'est Valère, ou bien ce
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il v
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit v
On le sauroit ; Cléon, dans ses jeux in
Diroit que nous courons après tous les
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'
Le retour de Frontin, dont je veux tou
Seroit-ce bien Valère?... Eh ! mais, en
Je commence à le croire... Il l'aura con
De quelque bon conseil cette fuite est l

Aut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur?
tu vois lui parler avec tant de douceur!

LISETTE.

raiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
de fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
il flatte les desseins qu'il a je crois sur vous :
il imagine avoir toute ma confiance,
il me croit sans ombrage et sans expérience;
il en sera la dupe : allez, ne craignez rien ;
il étonne amène Ariste, et j'en augure bien.
ses desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
j'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
il s'en emporte souvent sur la duplicité
il vaillant son chemin avec simplicité,
t...

FRONTIN, derrière le théâtre.

Lisette!

LISETTE, à Chloé.

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, sans voir Lisette.

Arbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!
il n'est bien malheureux d'être né pour servir:

J'ai déjà trop souffert,
Sans que ton air fâché vienne encor m
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du me

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! Un mot, pour !

LISETTE.

Partez, ou demeurez, cela m'est fort

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Donne l'avis

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disois ?

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite ,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien , l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Étoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui , pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non , veuve... ou les deux... Au surplus .
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus,
Si bien que , pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va , mon pauvre Frontin , tu ne sais pas mentir ;
Et je t'en aime mieux. Moi , pour te secourir ,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire ,
Je dirai , si tu veux , qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

LISETTE.

Valère.

Il ne faut pas rougir , ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien , si tu le sais , pourquoi le demander ?

mais je n'ai pas le temps d'en dire davanta
Voici mon dernier mot : je défends ton voy
Tu m'aimes, obéis : si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasq

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais cro
Que tu pars : nous saurons te faire disparoi

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LIS

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse ? où chercher ma
Je cours... j'appelle...

LISETTE

Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
 Comment ! on ne peut plus être un seul jour tranquille !
 Je vois bien qu'elle boude , et je connois son style ;
 Oh bien ! moi , les boudeurs sont mon aversion ,
 Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison ;
 A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;
 Je tâche d'amuser , et je veux qu'on m'amuse.
 Sans cesse de l'aigreur , des scènes , des refus ,
 Et des maux éternels , auxquels je ne crois plus !
 Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
 Se porte bien chez moi , que personne n'y gronde ,
 Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir :
 Ceux qui s'y trouvent mal , ma foi , peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
 On a de la ressource ; et je crois bien plus sage
 Que vous la rameniez par raison , par douceur ,
 Que d'aller opposer la colère à l'humeur ;
 Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
 D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes.
 Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort , et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise ?

Vous savez mieux que nous comment mener Florise.

...un projet d'ange
Et que je vous dirai pour le bien de toi
Car vous voir bien ensemble est ce que

GÉRONTE.

Allons ; chemin faisant , vous pourrez
Je vais la retrouver ; venez-y : je verrai
Quand vous m'aurez parlé , ce que j'ai
Ariste , permettez qu'un moment je vous
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite
Et la déterminer à vous bien recevoir ;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous al

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous étoit nécessaire

Il ne croit rien , il est aveugle sur Cléon.
 J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
 Qui le détromperoit , si la chose étoit sûre ;
 Il s'agit de soupçons que je puis voir détruits.
 Comme je crois le mal le plus tard que je puis ,
 Je n'ai rien dit encor ; mais aux yeux de Géronte
 Je démasque le traître et le couvre de honte ,
 Si je puis avérer le tour le plus sanglant
 Dont je l'ai soupçonné , graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! comment ! c'est là que vous en êtes ?
 Ma foi , c'est trop d'honneur , monsieur , que vous lui faites ;
 Croyez d'avance , et tout ,

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
 Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
 Sans toutes mes raisons , qui l'ont bien ramenée ,
 La mère de Valère étoit déterminée
 A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur ,
 Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
 Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère ,
 Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère ,

L I S E T T E.

Lui ; le fait est constan

A R I S T E.

Mais quelle étourderie !

L I S E T T E.

Oh ! toutes ses mes
Sembloient , pour le cacher , bien prises e
Il n'a vu que Cléon ; et , l'oracle entendu ,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu ,
Et je l'y crois encor. Comptez que c'est lui
Je le sais de Frontin.

A R I S T E.

Quel embarras extrê
Que faire ? L'aller voir , on sauroit tout ici
Lui mander mes conseils est le meilleur p
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi , que j'é

L I S E T T E.

J'y vais. L'entende

irceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
ix-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

es affreux chemins, et le maudit pays !

Ariste.)

de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
puis voir Gêronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :
moment, monsieur, il est fort oocupé.

VALÈRE.

rie ? On viendroit, ou je suis bien trompé :
ette du lieu seroit un peu légère ;
und un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

vous êtes...

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
mère vouloit vous présenter ici,
u'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon ! vieille cérémonie.

ARISTE.

Sur l'aniété d'Ariste, et sur sa bonne

VALÈRE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est

VALÈRE.

Ah ! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce

Que je me plains des traits que votre

Ne me connoissant point, ne pouvant

Vous ne m'offensez pas ; mais je dois

Du ton dont vous parlez d'une mère

Qui vous croit de l'esprit, un caractère

Qui veut votre bonheur : voilà ses

Si votre cœur au fond ressemble à vos

VALÈRE.

(art.)

(haut.)

Voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous plaît,
 évitons-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
 vient...

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincère
 ose à parler au nom de votre mère,
 expliquez-moi ce voyage secret
 que vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Savez... ?

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
 merveilleux. J'avois à parler d'une affaire
 qui regarde Cléon, et m'intéresse fort ;
 j'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
 mais j'ai été interrompu par la mère et la fille,
 tous deux assiégés de toute une famille.
 C'est ainsi que se passe la vie de mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALÈRE.

Mais assurément.

ARISTE.

Osez l'avouer ?

VALÈRE.

Ah ! très parfaitement :

VALÈRE.

On seroit bien au

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon a
Ce clinquant de l'esprit, ces trompe
Cachent un homme affreux, qui ve
Et que l'on ne peut voir sans se dés

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédant

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne
Géronte peut venir, et je n'ai pas le
De vous instruire ici de tous mes se
Mais il faut sur Cléon que je vous e
Après quoi choisissez son commerc
Je sens que je vous lasse, et je m'ap
A vos distractions, que vous ne cro
Mais malgré vos mépris, votre hie

Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
 Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
 De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
 Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
 GÉRONTE vient; allons...

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui.

Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse!

(à Ariste.)

Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

* GÉRONTE.

Parbleu! je l'ai vu là,

Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;

C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!

Mais te voilà vraiment un grave personnage.

(à Ariste.)

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;

C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie;

N'apporte point ici l'air de cérémonie,

Je ne la croyois point capable de
Mais je commence à voir que toi
Et que ma fermeté remettra sa c
Vous pouvez maintenant vous pr
Dites bien que je veux terminer
Je vais renouveler connoissance
Allez, si l'on ne peut la résoudre
J'irai dans un moment lui présen

SCÈNE VI

GÉRONTE, VA

GÉRONTE.

Eh bien ! es-tu toujours vif, joye
Tu nous réjouissois.



— — — — —

ACTE III, SCÈNE VIII.

111

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.

rien?...

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
hérir les bontés...

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie :
l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

N'ai-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon ;
ez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je pouvois trop tôt renouer connoissance
: monsieur.

VALÈRE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va?...

VALÈRE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,

Que tu serois bien fait, noblement
Je m'y connois : je sais beaucoup de
Des lettres de Paris et des gens que

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des
Les dernières, monsieur, les sait-on

GÉRONTE.

Nous est-il arrivé quelque chose d'
Car, quoique loin de tout, enterré
Je suis toujours sensible au bien de
Eh bien ! voyons donc, qu'est-ce ? ap

VALÈRE, *d'un ton préc*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'ait
Mais il avoit Phryné, qu'elle hait à
Lisidor à la fin a quitté Doralise ;
Elle est bien, mais, ma foi, d'une he
Déjà depuis long-tems cela devoit t

Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle ,
Et se moquant du ton , pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge , et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas :
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme ,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? L'ignorance profonde !
Mais c'est , en vérité , n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc , monsieur , aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison ,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets , d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties ,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos ,
Ces puérlités , la pâture des sots.

CLÉON.

(à Gêronte.)

(bas à Valère.)

Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère ,

va rendre à ton esprit sa forme !

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vo
De n'être au fait de rien, et je vo

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rei
Mettre votre maison sur un ton c
Vous donner l'air du monde au li
On ne vit qu'à Paris, et l'on végé

CLÉON.

(*bas à Valère.*) (*bas à Géronte.*)

Ferme!... Il est singulier.

GÉRONTE.

M

Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

VALÈRE.

avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

tu que je commence à m'impatienter,
l'avec nous ici c'est très mal débiter?
eu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
me pique pas de belle passion.
time... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALÈRE.

Comme on aime...

que la tête tourne... Elle en fera de même.
serve au contrat toute ma liberté;
s vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

erveille! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
tout-à-fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE.

eux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

s, pour l'achever, du mal de la maison.

d'autre, sans écouter Géri

GÉRONTE, à Cléon

Quelle tête ! Oh ! ma foi, la noce est
Je ferois à ma nièce un fort joli pré
Je lui veux un mari sensible, compl
Et s'il veut l'obtenir, car je sens qu
Il faut sur mes avis qu'il change son
Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE.

Pas mal... c

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût c
Elle est belle, en bon air ; enfin c'e
Il faut bien embellir son petit ermi
J'ai de quoi te montrer pendant lu
Mais quoi !

VALÈRE.

Je suis à vous... En aba

Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystère?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement.
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, à Cléon.

Il devient plus docile ;

Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux :

En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire

A ma mort.

Un jour je l'abattrais ; donc il est
Pour jouir tout à l'heure et pour
Qu'aujourd'hui marié je bâtisse
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir. Ce n'est
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Ger*

Sa folie est

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et v
Faites bâtir pour vous aux Petit

VALÈRE.

Parceque pour nos biens je pr
Mon cher oncle se fâche, et me

GÉRONTE

Oui, va, je t'en réponds, ton ch

...entendrait inconnu

ACTE III, SCÈNE IX.

119

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.

(à Cléon.)

Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...

Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?

C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,

Un de ces merveilleux gâtés par des caillettes,

Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,

Et monsieur celui-ci, madame celle-là;

Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.

Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;

Oh ! sur parole ainsi ne louons po
Avant que de louer j'examine lon
Avant que de blâmer, même céré
Aussi connois-je bien mon monde
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal
De réputations contraires aux pe
Que je n'en admets plus ni mauv
Il faut y voir soi-même : et, par
Si je les en croyois, ne disent-ils
Que vous êtes méchant ? Ce lang
Je vous ai bien suivi, je vous tro

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méch
N'est qu'un nom odieux par les s
C'est là, pour se venger, leur for
Dès qu'on est au-dessus de leur

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*Le laquais sort.*)

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...

Quelle est cette écriture? Oui-dà! j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui; la matière est féconde:
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est ;
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi! Daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLÉON.

Voyons: je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien; sur vous je ne prends nul ombrage.

« nièce à Valère : vous ignorez
« un libertin , dont les affaires
« le courage fort suspect. Un
« on ne m'a pas dit le nom , s'
« ce mariage , et vous sacrifiez
« que Cléon est fort lié avec
« que ses conseils ne vous en
« faire qui ne peut que vous fa

GÉRONTE

Eh bien , qu'en dites-vous ?

CLÉON

Je

Que c'est quelque noirceur so
Pourquoi cacher son nom ?

(Il déchire)

GÉRONTE

Com

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne :
Soit calomnie ou non , la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés , rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :

Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI.

CLÉON; VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite, et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux ;

Géronte vous déteste , il s'en va furieux.
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

Je ne sais où j'en suis , ni ce qu'
Ah ! qu'un premier amour a d'
J'allois braver Chloé par mon
La braver ! j'aurois fait le mal
Ses regards ont changé mon air
Je n'ai pu lui parler qu'avec sai
Que j'étois pénétré ! que je la ti
Que cet air de douceur et noble
A bien renouvelé cet instinct et
Ce sentiment si pur, le premier
Ma conduite à mes yeux me pér
Pourrai-je réparer mes torts pri
Il m'aimoit autrefois ; j'espère m
Mais comment avouer mon amo
Moi sérieusement amoureux !...
Qu'il m'en plaise ou non , m
Je ne vois que Chloé... Si j'avois

ALL... ..

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je ; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas ,
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère :
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire ;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments ;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise !... il parle mal de moi !

LISETTE.

Il en parle très bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu ; je suis dans un chagrin mortel.

Mais il faut par vous-même en
Je vous ménagerai cet éclaircis
Sans que dans mon projet Flor
Ma foi, je lui prépare un tour .
Qui l'occupera trop pour avoir
Le moment est heureux. Tous l
Ne reviennent-ils pas? C'est *ma*
Mon enfant... On m'écoute, on
Tantôt on ne pouvoit me souffr
Vu que pour terminer Géronte .
Elle est d'une gaieté, d'une foli
Moi, je vais profiter de l'instant
Dès qu'à tous ses propos Cléon a
Il est délicieux, incroyable, divin
Cent autres petits mots qu'elle r
Ces noms dureront peu, compte
Géronte le demande; on le dit e
Mais ie compte guérir le frère n

ACTE IV, SCÈNE I.

127

Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
lémèlerai, quoiqu'il soit difficile...
mère descend; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II.

LISETTE.

tout ceci me donne une peine, un tourment!...
orte, si mes soins tournent heureusement.
que prétend Ariste? et pour quelle aventure
il que je lui fasse avoir de l'écriture
ontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
us signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

en, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

madame, pas trop : ce couvent m'épouvan

DIS-MOI, n en es-tu pas extrêmement c
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'
J'ai bien vu tout à l'heure, et ton goût
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il d
Convien qu'il est charmant ; et laisse ,
Tous les petits discours que fait tenir l'

LISETTE.

Moi, madame ! eh mon dieu ! je n'aime
Que d'en croire du bien : vous pensez :
Et, si vous persistez à le juger de mêm
Si vous l'aimez toujours, il faut bien q

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujou
Que de tout l'univers je n'estime que l
Cléon a tous les tons, tous les esprits e
Il est toujours nouveau : tout le reste n
D'une misère affreuse, ennuyeux à mo
Et je rougis des gens qu'on me voyoit s

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !... J'ai cru m'apercevoir

Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque.

Il me parle souvent, et souvent je remarque

Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :

Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimère ! Il faut pourtant éclaircir ce nuage.

Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,

Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui

Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.

Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;

Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon.

Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :

J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,

Et je ne puis l'aimer comme je le prétends,

Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

C'est avec moi tantôt qu'
Faux ou vrai, bien ou m
Vous avez vu souvent qu'
Se promener ensemble a
Cléon ne part jamais ave
Il reste à me parler, à m
Et de ce cabinet vous pou
Le plaisir de l'entendre a

FLC

Tout ce que tu voudras, j
Si Cléon pour ma fille a le
Mais je ne puis penser qu'

L151

Eh bien ! c'est de ma part
L'éloge des absents se fait
Il faudra que sur vous, da
Je dise un peu de mal, doi

FLC

SCÈNE IV.

ARISTE; VALÈRE, *paré.*

VALÈRE.

On m'évite :

O ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite

Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi

Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi :

Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Gêronte

Un moment d'entretien ; et c'est sur quoi je compte :

Je vais de l'amitié joindre l'autorité

Au ton de la franchise et de la vérité,

Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a , par malheur , fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace ,

Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non ; mais je vois ce qu'il est.

D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?

La conversation deviendrait fort stérile.

J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore , après m'avoir promis

Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil r
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes cré
On entre dans le monde , on en est eni
Au plus frivole accueil on se croit ador
On prend pour des amis de simples con
Et que de repentirs suivent ces imprud
Il faut pour votre honneur que vous y
On vous juge d'abord par ceux que vou
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière
Et c'est des premiers pas que dépend la
Débuter par ne voir qu'un homme diffa

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est trè
Il a les ennemis que

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
 Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
 L'orateur des foyers et des mauvais propos !
 Quels titres sont les siens ? l'insolence et des mots ,
 Des applaudissements , le respect idolâtre
 D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
 Et qui, venant toujours grossir le tribunal
 Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
 Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
 Sur les fruits des talents et les dons du génie.
 Cette audace d'ailleurs ; cette présomption
 Qui prétend tout ranger à sa décision ,
 Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
 L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
 Il sait que sur les arts , les esprits , et les goûts ,
 Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
 Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure ,
 Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
 Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
 Du rôle de plaisant connoissez la misère :
 J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots ,
 De ces hommes charmants qui n'étoient que des sots ;
 Malgré tous les efforts de leur petite envie ,
 Une froide épigramme , une bouffonnerie ,
 A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;

Cache leur nullité sous un air d'éc
Cléon souvent aussi prend cet air
Il veut être méchant jusque dans
Mais qu'il se taise ou non , tous le
Sauront le mépriser jusque dans s

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? J'ai p

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois
Si vous saviez combien cet esprit e
Combien il en faut peu , comme il
Le plus stupide obtient la même r
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils
Stérilité de l'ame , et de ce naturel
Agréable , amusant , sans bassesse
On dit l'esprit commun ; par son s
La méchanceté prouve à quel poin
Ami du bien de l'...

Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire ; on le recherche , on l'aime :

Je voudrois que chacun me détestât de même.

On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois

A des soupers divins retenu pour un mois ;

Quand il est à Paris il ne peut y suffire :

Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !

On recherche un esprit dont on hait le talent ;

On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ,

Et , loin de le proscrire , on l'encourage encore.

Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton

Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon

Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre ,

Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :

On le voit une fois , il peut être applaudi ;

Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALÈRE.

On le craint , c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !

Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?

C'est ordinairement à de foibles rivaux

Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.

Quel honneur trouvez-vous à poursuivre , à confondre ,

A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?

Ce triomphe honteux de la méchanceté

Réunit la bassesse et l'inhumanité.

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus , un peu moins
Vous m'avouerez du moins que sa vie e
On épuise bientôt une société ;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes pl
Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut un
Et d'autres spectateurs : il passe, il se p
Dans les cercles divers, sans gêne, sans
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame mé
Si c'est là son bonheur, c'est être miséral
Étranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expéri
Que le bonheur du cœur est dans la conf
Un commerce de suite avec les mêmes ge
L'union des plaisirs des co

Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage,
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai prosorit, et vous le connoissez.

VALÈRE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALÈRE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête homme.
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant ; et je serois par-tout

Sans principes, sans frein et sans loi
Qui se rendent justice en se méprisant tout
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans loi
De la bonté du cœur veut faire un ridicule
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles
Les hommes rassemblés ; voyez, à nos spectacles
Quand on peint quelque trait de candeur
Où brille en tout son jour la tendre humanité
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez

Qu'en suivant ces conseils : soyez bon , voyez
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche

— 44 —

SCÈNE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

oilà bien paré ! Ma foi , c'est grand dommage
vous avez ici perdu votre étalage !

VALÈRE.

ez de m'accabler, monsieur, et par pitié
ez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
ai qu'une espérance, ah ! m'est-elle ravie !
l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
lez-vous mon malheur ?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...

des yeux de province.

VALÈRE.

Ah ! laissez là , de grace ,
torts que pour toujours mon repentir efface ;
sez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous :
sieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
comme vous voudrez ; vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

nd j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

Je ne dis rien : mais sâ
Laissez-nous , je vous prie , ou bien

VALÈRE.

Non , monsieur ; j'obéis... A peine j
Ariste , vous savez mes vœux et me
Décidez de mes jours , leur sort est

SCÈNE VI

GÉRONTE, ARIS

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois j

GÉRONTE.

A la bonne heure , il peut obtenir v
Vous avez vos raisons apparemment
J'ai les miennes aussi ; chacun juge

Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger :
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice ;
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui ..

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE,

Encor ! j'enrage.

Vous avez la fureur de mal penser d'autrui.
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie ?

Vous ne m'estimez plus, si des soup

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon ; il pourra vous
S'il veut des procédés que je ne puis
C'est de mon amitié faire bien peu
Je sors... car je dirois ce que je ne v

SCÈNE VII

CLÉON, ARISTE

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quel
Me brouille avec Gêronte, et quelle

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de to
Vous êtes au-dessus de tous les diffé
Vous verrez simplement que j'ai

Qu'il agit sourdement contre son mariage ;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué, si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos ? comme il n'est, ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort ; l'amusement circule

On n'a rien à répondre à ce :

Tout est indifférent pour les âmes sublimes
Le plaisir, dites-vous, y gagne ; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement , l'aigreur, la jalousie
Ce ton mystérieux , ces petits mots sans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin ;
Ces indiscretions , ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles
Tout cela n'est-il pas , à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères
L'aisance , la franchise , et les plaisirs surs
On est en garde , on doute enfin si l'on rit
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a
De la joie et du cœur on perd l'heureux
Un bon talent d'un triste persiflage

ACTE IV, SCÈNE VII.

145

serez notre juge : allons, seconde-moi,
vous tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

explication ! En faut-il quand on s'aime ?
Non, laissez tomber tout cela de soi-même.
Mêler là-dedans !... ce n'est pas mon avis :
il ne faut pas se brouiller avec les deux partis ;
j'en crains... Vous sortez ? Mais vous me faites rire.
Alors, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Voilà, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas*, à Lisette, en sortant.

Songez au moins...

LISETTE, *bas*, à Ariste.

ce.

SCÈNE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
il ne faut pas de m'instruire, et ne fais aucun doute.

quelqu'un.

CLÉON, seul.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! L'aventure est pauvre
Feignons : c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, à part, en revenant.

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse
Sonde encor ses desirs ; s'ils répondent aux miens
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévu le jour.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce go

Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame !.. Oh ! d'honneur. Mais je crains ma franchise,
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois : elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès ; cela m'ennuyoit fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Fait pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs.
Mais madame Florise !...

LISETTE.

Elle est insupportable ;
Rien n'est bien : autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir ;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant ;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant ;
Tant de prétentions, tant de petites graces,

Qui veut être méchante, court
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment: il faudroit, pour lui plaire
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essayer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans es-
Un amour-propre affreux, quoique rien ne s

LISSETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vain

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vert
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémo
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'his
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISSETTE, *allant vers le cabinet*

ACTE IV, SCÈNE IX.

149

De rage apparemment, ou bien par modestie

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur; souvenez-vous qu'on vous attend là-haut.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien; j'oblige pour l'honneur.

(à part, en sortant.)

Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, seul.

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-
Eh bien ! de ta prison du dois être fi

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me fai
Et que j'aie en tout temps Lisette po
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'
Mais, si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime

Tu n'es plus à Cléon, je te donne à V
Chloé doit l'épouser, et voilà ton aff
C'est à l'

En gens cougedics je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne. Ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon! Eh bien! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non:

Tu vas voir.

(*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement; mais tant mieux. Mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes papiers
Tiens, tu lui porteras...

... nous cela pou
Valère, c'en est fait, te
Tu peux dès ce momen
Et, pour que ton état s
Sans retour, sans appel
Je te ferai porter au cha
Un billet qu'il m'a dit d
Cela te sauvera toute ex
Et le premier moment d
Mais je crois qu'on revie

FR

J'en meurs de peur : adie

L 15

Je vais t'expédier ¹.

¹ Nous restituons ici deu
dans la deuxième édition

ACTE V, SCÈNE I.

153

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II.

LISETTE

J'ai de son écriture :

Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition , et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens , à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

FLORISE,

ARIS

C'

En vérité, madame, il ne
Du moindre sentiment de
Libre de vos chagrins, par
Le plaisir que Chloé ressen
D'avoir pu recouvrer l'amit
Et de vous voir sensible à l
Vous ne m'étonnez point, e
Attendre de Cléon tout ce q

FLOR

Qu'on ne m'en parle plus :
Indigne du nom d'homme,
Trop tard pour mon malhe
Le moment où j'ai pu m'e
Je suis outrée !

ARIS

Il faut

Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
 Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre.
 Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
 Fameux par les propos et par les faussetés,
 Vus de près ne sont rien ; et toute cette espèce
 N'a de force sur nous que par notre foiblesse :
 Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur ;
 Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
 Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
 Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
 Et se feront un nom d'une méchanceté
 Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
 Non ; il faut s'épargner tout égard, toute feinte ;
 Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
 Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents,
 Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
 Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte, et ma fille,
 Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
 Il est déshonoré, ses discours ne sont rien ;
 Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
 Je vais mettre le comble à son ignominie
 En écrivant par-tout les détails odieux
 De la division qu'il semoit en ces lieux.
 Autant qu'il faut de soins, d'égards, et de prudence,
 Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
 Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,

Un rapport clandestin à son père.

Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me noi

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le s
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.

Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici. Tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère :
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satir
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupç
N'a pu faire sur lui la moindre impressiou...
Mais ils viennent, je crois : sortons; je vais a

ACTE V, SCÈNE V.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon :
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valère ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire.
Il refusoit tantôt, il consent maintenant ;
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue.
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot ;
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot :
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun ;
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
où je suis pour ma part ; il vous fait même écrire
la lettre de tantôt : vainement je lui dis
qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
isqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même
on n'y fait, il soutient son absurde système :
Et dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
de tous les sentiments qui m'attachent à vous.

sur le simple soupçon qu'il é
Il m'étoit revenu que dans d
On l'avoit employé pour des
On peut nous imputer les fa
Et je m'en suis défait de peur
Je ne répondrois pas qu'il n'e
De l'écrit contre vous ; et pe
Qui refusoit d'abord , et qui
Depuis qu'il me connoît, s'es
Pour écrire à sa mère une let
Au reste... il ne faut point q
Contre lui ; ce soupçon peut

GÉROND

Oh ! vous êtes trop bon ; je su
Par le ton qu'employoit ce p
Qu'il est faux, méchant, noir
Du mauvais procédé dont on
Qu'on vous accuse encor ! Oh

SCÈNE VI.

CLÉON.

Que je tiens bien mon sot ! Mais par quelle inconstance
 Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
 L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?
 Elle consent , dit-on , à marier Chloé.
 On ne sait ce qu'on tient avec ces femmeiettes.
 Mais je l'ai subjuguée... un mot , quelques fleurettes
 Me la ramèneront... ou , si je snis trahi ,
 J'en suis tout consolé , je me suis r'ajoué.

SCÈNE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous , madame...
 Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
 Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins ;
 Faites pour les plaisirs , auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi , de grace ;
 Je les partagerai , si je ne les efface.
 Vous connoissez...

Comment , belle Florise ? et quel
Vous force à me traiter avec tant
Quelle étoit mon erreur ! Quand
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'ima

Mais je vois à présent que je me
Par d'autres sentiments mon ame
Des folles passions j'ai reconnu l'
Et ma raison enfin a détrompé m

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce dis
A moi dont vous savez l'estime et
Qui voulois à jamais tout vous sa
Qui ne voyois que vous dans l'un
Ne me confirmez pas l'arrêt que j
Tranquillisez mon cœur : vous l'é

ACTE V, SCÈNE VII.

161

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien ! allez, monsieur ; que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous :
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre ;
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle !
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Gêronte un éclat scandaleux ,
Ne donnons point ici de scène extravagante ;
Attendez quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE.

Oh ! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Eh bien ! qu'est-ce , ma sœur ? Pourquoi

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir j

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me la

Ou , si vous me poussez , tel ici qui m'é

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi je ne

Nulle explication. Voyons , éclaircissez

GÉRONTE.

Je m'entends , il suffit.

ARISTE.

z donc avec moi confondre l'imposture ;
lettre sur vous connoissez l'écriture...
rontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

ent oui, c'est Frontin ! je savois tout cela :
ouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
is ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

let, un coquin !...

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens ;
accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

ou ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

ites-vous, monsieur ? et quel nouveau mystère...
ous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

'avez renvoyé : moi je l'ai pris ; qu'il vienne.
(*En laquais.*)

appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(*Valère.*)

(*à Cléon.*)

n vous appartient ? Autre preuve pour nous !

valere, quelle est donc cette plai

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous c
Dans tous les lieux, au reste, obs
Respectez ce qu'ici je respecte et
Songez que l'offenser, c'est m'offe

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave... On i

SCÈNE I.

GÉRONTE, ARISTE, CLI
FLORISE, CHLOÉ, I

ARISTE, à Liset

Qu'as-tu fais de Frontin? et par q

FIN

ACTE V, SCÈNE IX.

165

CLÉON

Comment ! malgré mon ordre il étoit en ces lieux !
Je veux de ce fripon....

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments ; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon ,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon.

(montrant Valère.)

Il vous quitte d'ailleurs , et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne ,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis ;
Mais...

FLORISE, se saisissant du paquet.

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, très vivement.

Mais , madame , c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez , mon frère.

Vous connoissez la main de monsieur ; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés ,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, en fureur, après avoir lu.

M'interdire ! corbleu !... Voilà donc de vos œuvres !
Ah ! monsieur l'honnête homme , enfin je vous connois :
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise

SCÈNE X

GÉRONTE, ARISTE, VALI
CHLOÉ, LISET

GÉRONTE, à Cléon.

Oh ! l'

Je ne suis pas plaisant, moi, de n

Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne p

Malgré l'air satisfait qu'il affecte

Du moindre sentiment si son an

Il est assez puni quand l'opprob

GÉRONTE

Sa noirceur me confond... Daig

... à l'éloignement qu'il m'i

ACTE V, SCÈNE X.

167

soit plus parlé de torts ni de querelles,
is à la mode, et d'amitiés nouvelles.
out le succès de l'esprit des méchants,
a'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.



**LA DOUBLE
EXTRAVAGANCE,**

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR BRET,

Représentée, pour la première fois, le 27 juillet
1750.

NOTICE

SUR

BRET.

ANTOINE BRET naquit à Dijon en 1717. Des études soignées fortifièrent ses dispositions naturelles; il montra de bonne heure un goût décidé pour la littérature. On a de lui des romans, des fables. Son *Commentaire sur Molière*, ouvrage justement apprécié du public, lui mérite une place distinguée parmi les gens de lettres. Il a donné divers ouvrages au théâtre Italien et à l'Opéra-Comique; mais c'est au théâtre Français qu'il a particulièrement consacré ses veilles.

La première pièce qu'il fit paroître fut *le Quartier d'Hiver*, comédie en un acte, en vers, composée en société avec Daucour et de Villaret. Cette petite pièce, jouée pour la première fois

acte, en vers libres, qui fit
mière fois le 11 septembre
représentations.

Le Concert, comédie en
représentée le 14 du même
de succès; l'auteur la retir

Trois ans après, le 27 ju
Double Extravagance, com
en vers, qui fut donnée dou
vent reprise, l'a toujours ét

Le Jaloux, comédie en
sentée pour la première fo
ne fut jouée que quatre fo
paru.

L'Épreuve indiscrete, comédie en deux actes, en vers, donnée pour la première fois le 30 janvier 1764, n'eut que quatre représentations.

Le Mariage par dépit, comédie en trois actes, en prose, représentée le 13 juin 1765, ne réussit point.

La dernière pièce de Bret est un drame en cinq actes, sous le titre de *l'Hôtellerie, ou le Faux Ami*. Cet ouvrage, représenté en 1785, n'eut point de succès.

Chargé de la rédaction de la Gazette de France, après M. l'abbé Aubert, Bret s'en occupa pendant plusieurs années. Il finit sa laborieuse carrière au mois de février 1792.

ORGON, père de Dorise.
DORISE, fille d'Orgon.
LÉANDRE PÈRE, } amour
LÉANDRE FILS, }
MARINE.
FRONTIN.
CRISPIN.

La scène est à Paris, dans

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRONTIN.

Je n'ai pu la gagner ; morbleu ! quelle suivante !
Promesse , argent , prière , enfin rien ne la tente.
Tout est à contre-sens : fille à qui tout est bon ;
Père qui pour époux veut qu'elle ait un barbon ;
Soubrette incorruptible.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, FRONTIN.

LÉANDRE.

Ah ! Frontin , la verrai-je ?
Pour la voir , lui parler , dis-moi , comment ferai-je ?

Le vôtre est dans ce cas...

LÉAND

Coi

FRONT

Ce que je ne dis pas, vous ne

Je n'ai pas dans les yeux votr

Regardez-moi, monsieur...

LÉAND

Il :

Parle...

FRONT.

Plus d'espoir...

LÉAND :

Quoi?...

FRONT :

Vo

Voilà votre malheur...

LÉAND :

Comm

FRONT

ACTE I, SCÈNE II.

177

es vœux là-dessus vous fondez l'édifice ;
ce qui le détruit...

LÉANDRE.

Ah ! Frontin, quel supplice !
ette énigme enfin apprends-moi donc le mot.

FRONTIN.

scit, comme vous, m'avoit rendu fort sot ;
us vous l'expliquer. Monsieur Orgon le père
: un gendre qui soit au moins sexagénaire.
lle a la bonté de vouloir ce qu'il veut ;
à votre congé, ce me semble.

LÉANDRE.

Il se peut
Dorise consente à cette extravagance?

FRONTIN.

! Elle épouserait, tant elle a d'indolence,
siècle bien complet. Aussi que n'avez-vous
lque vingt ans de plus? vous seriez son époux.
oint essentiel, quand on veut une fille,
t de s'accommoder au plan de sa famille ;
us avez tort, monsieur. De plus, certain grison
tôt pour épouser arrive en la maison :
faire est résolue...

LÉANDRE.

O ciel ! quel coup de foudre !
ntin, à l'oublier ne pouvant me résoudre,
ut, ou l'arracher des mains de ce rival,
mourir...

FRONTIN.

Le dessein est tant soit peu brutal.

Le dessein en est pris , je l'exécute
Amour , seconde bien ma bizarrerie
Tout me devient permis...

FRONTIN.

Mais s

LÉANDRE.

N'importe ; un téméraire est heureux
Suis-moi...

FRONTIN.

Je m'attendois , monsieur
Vous êtes , je le vois , un héros de comédie
Ce qu'on nomme prudence à vos yeux
Vous sortez en secret de votre gaucherie
Pour venir à Paris sans aucune raison
Vous voyez en passant une fille aimable
Si l'on veut , et d'abord vous soupçonnez
Vous venez vous loger dans la maison

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Ah ! te voilà , tigresse.

MARINE.

c'est toi qui me fuis...

FRONTIN.

Pour affaire qui presse ,
 éis à mon maître : il est désespéré.
 e sais quel projet dans sa tête est entré ,
 out que je le suive ; adieu , duégne inflexible.

SCÈNE IV.

MARINE.

, ma foi , raison , je suis une insensible.
 e quelle rigueur j'ai traité cet amant ,
 autrefois j'aurois plaint et servi sûrement !
 e me conçois pas : l'hymen le plus bizarre ,
 plus fou , le plus sot , à mes yeux se prépare ;
 je vois de sang-froid que l'on fait le malheur
 me enfant que j'immole aussi par ma tiédeur.
 l'aime , et cependant je la vois la victime
 un père qui s'arroe un droit illégitime.
 n , ue le souffrons pas ; osons la garantir
 ce coup qui contre elle est tout prêt à partir :

~~Supplément j'ai laissé trop avancer~~
Et pour parer le coup je ne sais co
Mais quelqu'un vient, rentrons...

SCÈNE V

MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Me voilà pris d'emblée; avançons
Ma belle... car ce nom est le vôtre
Vous voyez... vous voyez mon espi
Je ne puis m'expliquer, tant je suis

MARINE.

Que voulez-vous? Ici qu'est-ce qui

CRISPIN.

Doucement. Il est vrai que je viens

ACTE I, SCÈNE V.

181

MARINE.

Il n'est pas familier...

CRISPIN.

Ton accueil un peu sombre.
de mon cœur, adoucis tes regards;
es miens...

MARINE.

Dis ton nom, ton dessein, ou je pars.

CRISPIN.

Je ne sais-tu pas ici certaine fille
qu'on doit marier?...

MARINE.

Oui...

CRISPIN.

Fort jeune et gentille.

MARINE.

Qu'importe?...

CRISPIN.

Beaucoup. Fille d'un commerçant
qu'on appelle Orgon...

MARINE.

Je la sers.

CRISPIN.

Justement.

Allez pour t'épouser...

MARINE.

Parle donc, eh ! belître,
je ferai bientôt finir sur mon chapitre.
Je m'épouse point.

CRISPIN

Tu le veux; je suis
D'un quidam arrivé pour épouser
Ergo, moi je t'épouse... Eh bien

MARINE

Mais on ne l'attendoit au plus t

CRISPIN

L'amour, comme tu sais, abrège
C'est lui qui nous amène...

MARINE, à

O ci

Écoute. A tes discours, je vois
Je t'en tiens compte; mais il me

CRISPIN

Je te comprends : il faut peindre

MARINE

Non : fais-le tel qu'il est; c'est t

Il se croit en amour encore dangereux,
Galant, même coquet, quoiqu'il soit assez vieux
Pour devoir renoncer, je pense, au mariage.

MARINE.

Bon...

CRISPIN.

Cachant tant qu'il peut ses rides et son âge;
Se croyant jeune encor, quoiqu'on lui sache un fils
Grand comme père et mère, et qui court le pays;
Dupe le plus souvent pour être trop crédule,
Enfin, comme tu vois, d'un parfait ridicule.
Mais le voici lui-même...

MARINE, *à part*.

Il me vient un projet
Bien singulier, bien fou; nous en verrons l'effet.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, MARINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Sait-on mon arrivée? as-tu vu le beau-père?

CRISPIN.

Pas encor.

LÉANDRE. .

Comment donc?

MARINE.

Monsieur, point de colère,
On la saura trop tôt...

Du père, je le sais, vous avez la
Mais si je connois bien l'esprit d
Quoique simple, et n'ayant auc
Elle aura pour votre âge un peu
Et je crains qu'en voulant lui fai
On ne pousse son cœur à quelqu
CRISPIN.

La crainte est de bon sens.

LÉANDRE.

Suis-j
Je sais cent jeunes gens qui n'ont

MARINE.

C'est ce qui me surprend, et me d
Bizarre en apparence, et cependa

LÉANDRE.

Quelle est-elle?

MARINE.

D'abord elle paro
Mais, à vous dire vrai, j'y compte.
Ma maîtresse est bien neuve et n

ACTE I, SCÈNE VI.

185

LÉANDRE.

De quoi donc?

MARINE.

Auriez-vous des enfants?

LÉANDRE.

J'eus un fils,

**Qui, de robin d'abord devenu militaire,
Aujourd'hui loin de moi ne m'inquiète guère :
Laissons-le, son état excite mon courroux.**

MARINE.

**Fort bien, mais sous son nom que ne vous offrez-vous ?
Fait comme vous voilà, frais encore et l'œil tendre,
Je gagerois qu'ici chacun va s'y méprendre.
Sûr de la fille, alors vous ne risqueriez rien.
C'est là l'essentiel : vous concevez fort bien,
Soit desir du couvent, soit larmes, soit prière,
Qu'une fille à la fin vient à bout de son père.
Monsieur Orgon alors lui remettant ses droits,
Nous tâcherions sur vous de conduire son choix.
Comme elle n'aime rien, la réussite est sûre :
Voyez si vous voulez risquer cette aventure.**

LÉANDRE.

Ton projet me plaît fort; je voudrois le tenter.

MARINE.

**C'est que vous pourrez plaire et vous faire écouter ;
Au lieu que sous l'habit, la qualité de père,
Vous vous feriez haïr : pardon, je suis sincère ;
Mais vous connoissez bien l'esprit des jeunes gens.
A leurs yeux prévenus les pères ont cent ans ;
C'est le nom qui fait tout : ne vous faites connoître**



Si je le crois? Ve
Par quelques petits soins il
Avoir une coiffure un peu p
Un peu plus d'art, et tout p
Est-ce qu'on a l'air jeune au
Nos tendres Adonis en naiss
La sottise, l'habit, affichent
Mais tout, à cela près, anno

CRISPIN

La friponne, je crois, veut se

LÉAND

Faisons plus...

MARIN

Oui, je veux v

Souffrez la liberté qu'avec vo
Mais je me sens pour vous l'a

LÉANDI

Tu n'obligeras pas à l'

MARINE.

De vous,
vous proposerez votre fils pour époux :
erveille.

LÉANDRE.

Ajoutant que quelque maladie
ne remarier éloigne toute envie :
on d'un pareil tour ne peut se défier,
ant mon écriture, à moins d'être sorcier.
r autre que mon fils il ne sauroit me prendre ;
f à me démasquer quand je serai son gendre.

MARINE.

d'esprit ! il n'est rien de mieux imaginé.

LÉANDRE.

, je franchis le pas ; j'y suis déterminé :
s tu me serviras auprès de ta maîtresse.

MARINE.

æ, tout est à vous, mon zèle et mon adresse.

LÉANDRE.

ais tout préparer, et je reviens à toi...

CRISPIN.

si jeune, aussi frais, aussi galant que moi.

SCÈNE VII.

MARINE.

elle dupe ! Ma foi, pour certaines personnes,
and on les veut jouer, toutes ruses sont bonnes.
puis déjà compter que l'hymen préparé,

Moyen sûr de venir à ce pre
Interroger encor le cœur de
Peindre du jeune amant les t
Les aboucher ensemble en se
C'est l'article second et le plu
Mais on vient, taisons-nous..

SCÈNE

ORGON, DORIS

ORGON

Qu'on trouve des douceurs de
L'époux, à qui demain tu doi
A tout ce qu'il te faut pour fa
Je le connus jadis; il doit avo
Il est trop tardif.

ORGON.

Bon ! le rapport d'humeurs, jargon, pure chimère.
Tu prendras, mon enfant, l'humeur de ton époux ;
Douce comme on te voit...

MARINE.

Mais, monsieur...

ORGON.

Taisez-vous.

MARINE.

C'est fort bien dit, comptez sur son bon caractère.
Mais, dites-moi, monsieur, quand sa défunte mère
Eut été votre femme un mois ou deux au plus,
Est-ce qu'un peu d'humeur ne prit pas le dessus ?
Vous nous avez conté qu'avant que d'être femme,
Elle sembloit avoir d'autres mœurs, une autre ame.
Eh ! ne sait-on pas bien que l'hymen change tout ?
Le moyen qu'un mari nous attache, et sur-tout
Quand on le prend ainsi sans choix et sans tendresse ?
Y pensez-vous, monsieur, d'immoler ma maîtresse
Au projet le plus fou qui jamais ait été ?
C'est unir, comme on dit, la mort à la santé.
C'est projeter enfin une action inique,
Et qui mériterait, en bonne politique,
Une correction...

ORGON.

As-tu dit ?

MARINE.

C'est selon ;

Oui, si vous vous rendez ; si vous persistez, non.
J'ai cent choses à dire...

Ne veut pas que je parle avec
Tu me permettras donc d'être
Et , sans aller chercher des fle
Disposez-vous, Dorise, à donn
A l'ami que j'attends , peut-être

SCÈNE

DORISE, MARINE

MARINE.

Si je pouvois vous croire assez f
Pour chercher en ceci l'espoir
Ou votre liberté, je dirois : C'e
Plus l'époux sera vieux , plus il
On ne peut trop payer un bien
Mais vous dont la conduite est
Vous à qui d'être fille ou veuve
Pourquoi laissez-vous ce

Plein d'un amour secret qui pour vous le déchire ;
Son valet à l'instant vient de m'en informer.
Ah ! c'étoit là l'époux qui devoit vous charmer.

(à part.)

Son cœur restera-t-il toujours dans l'indolence ?

DORISE.

Va, laisse-moi, Marine ; il n'est plus d'espérance
Pour cet homme qui m'aime, et n'a pu s'expliquer.
Je dois tout à mon père, et ne puis lui manquer :
C'en est fait... L'as-tu vu ? cet amant ?

MARINE.

Pas encore.

Je ne l'ai qu'entrevu...

DORISE.

D'où sais-tu qu'il m'adore,
Qu'il est jeune, charmant ? Pourquoi donc m'abuser ?
A t'écouter aussi devrois-je m'amuser ?

MARINE.

Eh bien ! donnez les mains à ce beau mariage :
Votre amant en mourra ; mais c'est un badinage
Qui tourne à votre honneur.

DORISE.

Vous m'impatientez
Par vos réflexions et par vos faussetés :
D'où peut-elle savoir qu'il mourra ?

MARINE.

Je devine.

Il mourra, c'est la règle...

DORISE.

Ah ! taisez-vous, Marine

MARINE.

Quel changement ! Est-
O ciel ! quand le péril pour nou
Elle s'avise enfin d'avoir un peu
Serois-je par hasard allé jusqu'à
J'ai peine à le penser ; mais , qu
Osons faire pour elle une défens

SCÈNE

LÉANDRE PÈRE, *en mil*
CRISPIN.

MARINE.

Comment donc, déjà prêt?...

LÉANDRE.

n:

Est pour un militaire une place conquise.
 Paroît-il, l'ennemi fuit d'abord : on le joint ;
 Il tremble, il capitule, il débat quelque point :
 On le presse ; et bientôt il se plait à se rendre.
 La plus mince bicoque est moins aisée à prendre ;
 C'est une vérité sans appel. Cependant
 Il pourroit arriver que de son sentiment
 Le père un peu jaloux vous fût un peu contraire.
 Mais, comme nous disions, l'important de l'affaire
 Est d'avoir ma maîtresse, et de gagner son cœur.
 Ainsi gardez-vous bien de prendre quelque humeur,
 Supposé que le père, ami de la vieillesse,
 Aille vous chicaner sur un peu de jeunesse.
 Je m'en vais l'avertir qu'on demande à le voir.

LÉANDRE.

Va, je fonde sur toi mon plus solide espoir.

SCÈNE XI.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Cette fille est charmante, et je prendrai soin d'elle.
 Que de vivacité, que d'esprit et de zèle !

CRISPIN.

Je l'adore, monsieur...

LÉANDRE.

Le sot. Souviens-toi bien
 De ce que je t'ai dit, et ne t'oublie en rien.

CRISPIN.

Et le père à la fois...

LÉANDRE.

Le traître ! le

Je suis Léandre fils , te le dirai-je

CRISPIN.

Dites-le moi cent fois , il faudra qu

Je vais bien me donner ici la com

A cinquante ans et plus , avec des

Vouloir se dire jeune et passer po

Qui diantre le croira?...

LÉANDRE.

Tout le r

CRISPIN.

Des aveugles au plus...

LÉANDRE.

Voudrois-

CRISPIN.

Sans que l'on se soit vu, détruisent les idées.
Je ne puis rappeler sa figure à mes yeux,
Veux-tu que de la mienne il se souvienne mieux ?

CRISPIN.

Non : ce que je voudrois, c'est que dans cette ville
Votre fils eût, monsieur, fixé son domicile,
Qu'il vous vît...

LÉANDRE.

Oses-tu nommer ce libertin ?
J'ai trouvé le secret de punir mon coquin ;
Et je vais, me servant de son nom, de son âge,
Faire pour me venger ce charmant mariage.

CRISPIN.

Que vous êtes heureux d'être vindicatif !
Mais quelqu'un vient à nous, quel air rébarbatif !

LÉANDRE.

C'est le père, je crois...

CRISPIN.

Allons, ferme, courage :
Oubliez, s'il se peut, tout le poids de votre âge.
Pour paroître plus jeune, extravez plutôt.
Quelle lenteur ! déjà vous êtes en défaut.

SCÈNE XII.

ORGON, LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

ORGON.

Qui me demande ici ? Messieurs, qui vous amène ?

CRISPIN.

Monsieur, nous descendons du carrosse du Maine.

CRISPIN,
Faites

LÉANDRE

Voyez ce mot d'écrit que je dois
Il contient le sujet qui me concerne

ORGON.

(A)

Pourquoi donc m'écrit-il ? « Monsieur
« Tu m'avois proposé ta fille pour
« Mais d'un si grand bonheur la
« De mille maux cruels m'a fait
« Peut-être je t'écis pour la déshonorer »

CRISPIN.

Il ne l'entend pas mal de se dire
Croyez-le...

ORGON.

Qu'a-t-il donc ?

CRISPIN.

C'est

A son âge, monsieur, vous le croiriez

CRISPIN.

Oui, monsieur, il est fou, demandez.
J'avois cru quelque temps mes soupçons mal fondés,
Mais à son dernier trait...

LÉANDRE, *à part*.

Quand finiras-tu, traître?

CRISPIN.

Sur ce plaisant détail interrogez mon maître,
Il en sait là-dessus plus que moi...

ORGON.

Je le plains.

Pauvre ami!

CRISPIN.

Poursuivez, vous verrez ses desseins.

ORGON, *continuant de lire*.

« Conserve-moi l'honneur d'entrer dans ta famille;

« Mon fils l'officier peut épouser ta fille.

Je suis son serviteur; son fils n'est point mon fait.

C'est quelque libertin...

LÉANDRE.

Achevez, s'il vous plaît.

ORGON.

« Ma lettre par ce fils te doit être remise.

« Il est digne en tout point de l'aimable Dorise;

« Économe prudent, et d'un esprit rassis.

CRISPIN.

Ce père-là, monsieur, connoît très bien son fils.

LÉANDRE.

Les pères sont suspects en pareille matière.

ORG

V

CRIS

Beau début...

ORG

Un refus, mon

LÉANI

Je comptois mériter de remp

ORG

Mais ma fille n'est pas un bie

Je prétends lui donner un vi

LÉAND

Mais, monsieur, son avis là-d

ORGON

Je saurai l'obtenir. Eh ! s'il vo

CRISPI

Oh ! l'âge n'y fait rien quand

Je réponds pour monsieur ; qu

Son esprit est tranquille , et s

Ni desir violent ni transport

Il a in-

ACTE I, SCÈNE XII.

199

CRISPIN, bas.

Laissez, on sait ce qu'on doit dire.

**Vous croyez qu'il ira ne s'occuper qu'à rire,
Qu'à chercher des plaisirs frivoles et coûteux ?
Non : c'est un sédentaire, un homme sérieux,
Un vieillard ; en un mot, si vous doublez son âge,
Son père n'en sait pas là-dessus davantage ;
C'est un autre lui-même.**

ORGON.

Il lui ressemble assez.

CRISPIN.

Traits pour traits...

ORGON.

En effet.

CRISPIN.

Vous vous y connoissez :

**Qui vous attrapera doit être passé maître.
Allons, en sa faveur, vous reviendrez peut-être
Du goût que vous avez pour les maris vieillards.**

ORGON.

**Point du tout, je serai là-dessus sans égards.
Que ma maison pourtant soit votre domicile
Pendant votre séjour en cette grande ville ;
On n'y déteste pas par-tout les jeunes gens :
Mais pour gendre, monsieur, je n'en veux point céans.
Je voulois, pour ma fille, un époux de mon âge ;
Et je vais lui donner quelqu'un du voisinage,
A qui je préférois votre père eu ami.
Je vais conclure ailleurs, et c'est tant pis pour lui.
Vous serez de la noce...**

CRISPIN.

Eh bien ! qu'allez-

LÉANDRE.

Loger chez lui d'abord , voir sa fille , et lu

CRISPIN.

C'est le point délicat de cette intrigue-ci.

LÉANDRE.

Dorise pour mon fils pourra me prendre
Tu vois dans le panneau comme a donné

CRISPIN.

La pauvre enfant va donc embrasser la

FIN DU PREMIER ACT



ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉANDRE FILS, *en vieillard*; FRONTIN.

FRONTIN.

L'amour est un vrai fou ! Peut-on bien sensément
Se déguiser, monsieur, aussi bizarrement ?
Enfin vous le voulez, et je vous laisse faire.

LÉANDRE.

Je pourrai voir Dorise, et peut-être lui plait ;
Laisse-moi cet espoir...

FRONTIN.

Vous êtes entêté,
Mais je crains bien pour vous quelque fatalité.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

Hem. . Frontin, avec moi tu lâches bientôt prise.
Quoi ! déjà cet amour...

FRONTIN.

Quel amour ?

MAF

Fou ?

FRO

Mais fou décidé.

MAF

Com

FRON

**Tiens, ma chère, c'est lui
La mascarade est-elle asse**

MAF

**De cet état cruel pourquoi
Frontin, de son amour je
Et je me reprochois avec te**

LÉAN

**Que dites-vous, ô ciel ! Qu
A ce déguisement inspiré p
Quand prêt à me servir d'u
Je vais montrer aux yeux d
Les tendres sentiments don**

ACTE II, SCÈNE II.

203

FRONTIN.

Il ne l'est pas si mal.

MARINE.

Je vois que tu veux rire.

Monsieur, attendez-vous à tout l'empressement
Que mes pareilles ont pour servir un amant.

LÉANDRE.

En ce cas, pour parler à l'aimable Dorise,
Ton secours me suffit, sans que je me déguise.
Je n'avois eu recours à ce hardi moyen
Que pour me procurer une heure d'entretien,
Qu'avec tant de rigueur tu m'avois refusée;
Mais puisqu'en ma faveur je te vois disposée,
Je quitte cet habit et reviens à l'instant.

MARINE.

Mais... quitter cet habit... Attendez un moment...
Cette ruse est toujours très bonne pour le père;
C'est lui qu'il faut gagner... Oui... plus je considère...
A merveille... Tantôt j'ai cependant pesté
Contre tous les vieillards; mais sa crédulité,
Mon adresse sur-tout, nous tirera d'affaire.

LÉANDRE.

Quelle reconnoissance!

FRONTIN.

Ah! quant à son salaire,
Je vous acquitterai; qu'elle aille son chemin.

MARINE.

Je veux vous présenter comme un vieux médecin.

LÉANDRE.

Mais, Marine, j'ignore à fond la médecine.

Nous n'en avons point eu, je cr
Nouveauté, premier piège. Un
C'est que depuis un temps notr
De sa santé se fait une étude p
Et pour cela cet art nous vient
Je veux faire de vous un habile
Ma fable est toute prête, et no
Pour Dorise, parlez en amant
Et forcez la nature à percer le
Comme on ne sait encor ce qu'
Pressez; que vos regards, vos
Vos discours, en un mot, aille
Y porter l'embarras, et bientôt
Toi qu'on peut avoir vu, sors
Tu ne nous sers à rien.

FRONTI

Elle a l

MARINI

J'entends le père, il faut qu'ic
Cachez-vous ici près jusqu'à c

SCÈNE III.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Malgré les sentiments qui m'attachent au père,
J'ai très bien fait d'avoir remercié le fils;
J'ai parlé comme il faut, et je m'en applaudis.
Il est allé chercher au coche sa valise;
Il pourroit l'y laisser : il pense que Dorise.
Sur son compte sera d'un autre avis que moi.
Je veux m'en divertir. Que fais-tu donc là , toi ?

MARINE.

Je rêve...

ORGON.

A me jouer quelque tour.

MARINE.

Quelle injure !

Moi qui vous aime.

ORGON.

Eh bien ! ma dernière aventure,
Qu'en dis-tu ? Tu croyois que , suivant tes avis,
Le père me manquant, j'accepterois le fils.
Non , non : à mon projet je tiendrai , quoi qu'on dise,
Et ce beau jouvenceau n'est point fait pour Dorise.
Je m'embarrasse peu de ton opinion :
Car il est honoré de ta protection ;
Les fils auprès de toi valent mieux que les pères :
Tantôt tu m'as si bien établi tes chimères

Je penchois ce matin un peu pour
Mais j'ai changé, ma foi, monsieur
Et je lui verrois prendre un vieillard
Sans vous en dire un mot; et tenez
Un médecin fameux, presque sexa
Cet illustre étranger que l'on vant

ORGON.

Ce médecin anglais?

MARINE.

Oui.

ORGON.

Monsieur

Cet homme d'un si rare et si parfait
Que je cherche par-tout.

MARINE.

J'ai reçu

De ma jeune maîtresse amoureux
Après d'elle il vouloit obtenir un
Et je l'aurois servi du meilleur de
Si je n'avois de vous craint quelq

ACTE II, SCÈNE III.

207

ORGON.

On me l'a dit très riche, et je le crois.

MARINE.

La peste !

Il fait de l'or : mais chut, il a d'autres secrets
Plus utiles encor, plus rares, plus parfaits ;
Avec certaines eaux qu'il compose lui-même,
Il vous fait vivre un homme un siècle, au-delà même.
Il en est bien la preuve ; à cinquante et six ans,
On lui voit les couleurs, les yeux des jeunes gens.

ORGON.

Comment donc, et pourquoi ne pas servir sa flamme ?

MARINE.

Fi donc ! d'un médecin ma maîtresse être femme !
Tous ces gens-là, monsieur, à l'intérêt soumis,
Haïssent la santé jusque chez leurs amis :
Elle n'en voudroit point...

ORGON.

Que m'importe Dorise ?

Je le prendrois pour moi.

MARINE.

N'est-elle pas promise

A ce sot arrivant ? En vérité c'est lui
Qui de nos jeunes gens comme vous m'a guéri.

ORGON.

Il n'aura pas ma fille.

MARINE.

En ami de son père,

Vous la lui donnerez, et vous ne pouvez guère...

Ce beau nîs de l'annee a p...
D'avoir avec Dorise un entretien s
Et de gagner son cœur, pour nuir
Mais j'aurai le plaisir, en terminai
De bien berner un fat qui ne saur
D'abord sur Alcidon j'avois jeté le
Mais, je te l'avoueraï, ton parti n
Marine; un médecin se préfère à
S'il ne revenoit plus?

MARINE.

Quelle erreu

Il aime...

ORGON.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien!... l

ORGON.

Il faut bien que Dorise approuve
Un médecin pareil est un trésor.
Je braverois dès-lors la vieillesse

MARINE.

SCÈNE IV.

ORGON, LÉANDRE FILS, MARINE.

LÉANDRE, *bas*.

Songez à me seconder...

MARINE, *bas*.

Songez bien à vous-même.

(*haut, à Orgon.*)

C'étoit lui justement...

LÉANDRE.

Excusez-moi, monsieur,

Sans vous être connu, de vous ouvrir mon cœur :

Ma démarche, sans doute, a droit de vous surprendre.

ORGON.

Le bruit de votre nom s'est assez fait entendre ;

On vous connoît, monsieur, de réputation ,

Pour un homme divin dans sa profession.

LÉANDRE.

Hélas ! on est toujours homme par sa faiblesse :

Quel remède mon art a-t-il pour la tendresse ?

Aucun : et s'opposer à mes desirs pressants,

C'est hâter à coup sûr le terme de mes ans.

Je sais que ces transports sont peu faits pour mon âge ;

Pour pouvoir les cacher j'ai tout mis en usage :

Vains efforts ! mon amour s'est accru de moitié.

Ah ! monsieur, verrez-vous ma peine sans pitié ?

En faveur de l'amour secourez la vieillesse.

Tout ce qu'
Du savoir de monsieur, et de son g
Me le fait estimer autant que son l
Comment ! on dit, monsieur, que
D'une eau qui dans nos corps cons

MARINE.

Voyez, vous ai-je dit, monsieur, l
Et le prendriez-vous pour un sexa
La voix, les yeux, le teint, tout v
Je prendrai quelques jours de cett

ORGON.

Je voudrais qu'il en fit une épreuv

MARINE.

Vous êtes immortel, si vous l'avez

ORGON.

Ces secrets-là, monsieur, ne peuv

MARINE.

Bagatelle...

LÉANDRE.

Sans doute. Il est dans

ACTE II, SCÈNE IV.

211

LÉANDRE.

Ce principe de vie,
D'une fleur, par exemple, il faut que la chimie
Aille le déterrer, l'extraire par son art :
Or, ce principe extrait, je puis en faire part
A ceux de qui la vie à mes soins est remise.

ORGON.

Oh ! je voudrais qu'il fût entendu de Dorise !

LÉANDRE.

Je dis plus : telle plante a par les lois du sort
Dix ans à vivre ; eh bien ! par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans-là de vie ;
Le calcul est facile : à tel qui me supplie
De lui donner dix ans, cette plante suffit.
Tel en demande vingt, une autre les fournit.
J'ai tout cela, monsieur, par classe dans ma tête.

ORGON.

Que de vivre avec vous je me fais grande fête !
Vous connoissez encore, à ce qu'on dit, des gens
L'humeur, le caractère...

LÉANDRE.

Ah ! c'est de mes talents
Le plus simple, monsieur, et le plus inutile.
Je vois bien que chez vous règne une humeur facile ;
Que vous êtes léger, quelquefois inégal,
Crédule, plein d'honneur...

MARINE.

Hem ! vous peint-il si mal ?

ORGON.

Il ne ment pas d'un mot.

ORGON.

Eh ! Marine , monsieur...

LÉANDRE.

Oh ! je l

MARINE, *ba*

Auroit-il l'impudence....

LÉANDRE.

Elle est

Pleine d'esprit , adroite , et quel

Fille enrageant de l'être...

MARINE.

Alte-l

ORGON.

Oh ! parbleu ! voilà bien à chac

Il m'enchante : un mortel , sans

Peut-il en tant savoir ? Vous ét

LÉANDRE

A quoi sert tout cela , si mon á

ORGON.

Il vous sert au contraire , ainsi

Et ceux qui les suivront en auront encor plus.

LÉANDRE.

On ne peut pas mieux dire et penser là-dessus.

ORGON.

Enfin vous me plaisez , et je vous prends pour gendre.

Oui , vous seul à ma fille avez droit de prétendre :

Je vais vous la chercher, et reviens à l'instant ;

Tâche de l'amuser, Marine, en attendant.

SCÈNE V.

LÉANDRE FILS, MARINE.

MARINE.

Et d'un dans nos filets. Vous avez fait merveille :

Le principe de vie a flatté son oreille.

Moi-même j'ai pensé croire, en vous écoutant,

Qu'en effet vous aviez ce secret important :

Comme vous en parliez !

LÉANDRE.

Sans pourtant me comprendre.

MARINE.

En vérité ?

LÉANDRE.

D'honneur.

MARINE.

Moi , je croyois l'entendre.

Et voilà ce que font ces grands diables de mots ;

Ils ne manquent jamais de convaincre les sots.

Un père de Dorise, un galant ho

MARINE.

LÉANDRE.

A quelle fausseté ma tendresse m'a

MARINE.

**Il est bien temps, ma foi, d'en fa
Voulez-vous vous dédire? il m'en**

LÉANDRE.

Ah! je perdrois Dorise...

MARINE.

Allons da

Il n'est plus question que de voir

LÉANDRE.

Tu veux que je dérobe à ses yeux

MARINE.

**Oui... Si nous la trompons, c'est :
Tâchez d'en triompher sans ce dé**

ACTE II, SCÈNE V.

215

Au lieu que, vous vît-elle avec indifférence,
Vous l'obtiendrez du moins par son obéissance.
Vous vous ferez aimer quand vous serez époux.

LÉANDRE.

De l'être comme amant je serois plus jaloux.

MARINE.

Et laissez là, monsieur, votre délicatesse.

LÉANDRE.

Je l'en aimerois moins...

MARINE.

Chut, je vois ma maîtresse :
De l'amour, des transports; allons, songez à vous.

SCÈNE VI.

ORGON, DORISE, LÉANDRE FILS, MARINE.

ORGON.

Oui, ma fille, ce soir il faut prendre un époux.
L'ami que j'attendois me rendant ma parole,
Il n'y faut plus penser : mais, ce qui m'en console,
Tout se répare au mieux. Ah ! si ma volonté
Conserve encor sur toi la moindre autorité,
De cet homme divin tu deviendras la femme.
Il a pour tes appas la plus ardente flamme;
Il a l'âge requis pour faire ton bonheur :
Consulte là-dessus mes desirs et ton cœur,
Je te laisse...

MARINE, à Léandre.

Usons bien, monsieur, du tête-à-tête.

LÉANDRE.

On vous offre, Dorise, une triste
Et je sais que, formant d'inutiles
Un vieillard tel que moi doit per
Je sens que mon projet est hardi,
Qu'il falloit, vous aimant, savoir
A quel âge l'amour connoit-il la r
Je n'ai pu dissiper des feux hors c

DORISE.

Marine, à ce discours je ne sais q
Il m'embarrasse.

MARINE.

Et moi, madan

LÉANDRE.

Je vous aime, Dorise, et de la vi
Qui se fait ressentir dans le plus
Oui, j'en nourris pour vous tout
Ce que l'âge pourroit enlever à

Mais... regarde ses yeux...

MARINE.

Vraiment, il lorgne encore ;
Tenez, tenez, de feux sa face se colore ;
Il se ragaillardit. Bon homme, trouvez-vous
Que l'amour en effet soit un plaisir si doux ?

DORISE.

Marine...

LÉANDRE.

Ah ! c'est ce dieu qui me soutient, m'inspire ;
De ses charmans effets je sens jusqu'au délire :
Non, il n'a point de traits qu'il ne lance en ce cœur,
Dont je vous offre ici l'hommage peu flatteur.
Et pourquoi dans le vôtre hésite-t-il encore
De porter la moitié du feu qui me dévore ?
Qu'il s'unisse avec moi dans un si doux effort ?
Vous manquez à sa gloire, il manque à votre sort.
Sans le fard de l'amour, par qui tout s'apprécie,
Les graces sont sans force, et la beauté sans vie.
Daignez donc jusqu'à vous, laissant aller ses traits,
Leur laisser embellir encore vos attraits.
Vous ne répondez point ; c'en est donc fait, Dorise !
Je vous suis odieux, parlez avec franchise.
Reprochez-moi d'aimer malgré le poids des ans ;
Faites tomber sur moi les mépris offensants,
Je les ai mérites...

DORISE.

Mais est-on méprisable
Pour vanter son ardeur quand elle est véritable ?
Vous ne connoissez pas ma façon de penser,

Le beau petit portrait qu'on lui

LÉANDRE.

Quel espoir vous portez a mes se

Quoi ! mon âge n'a rien que le v

Ah ! votre cœur est loin encor de

Vous ne me trompez pas , je puis

Quoi ! je pourrois un jour deven

DORISE.

Monsieur, l'obéissance est dans r

Dès qu'en votre faveur j'ai vu pe

Et qu'il croit que votre âge est fi

Son goût à cet égard est celui de

LÉANDRE, à p

Ah ciel ! je suis perdu , si je me f

Respectons des vertus qui m'aide

(*haut.*)

Dorise , ce discours a flatté mon

Vous me voyez troublé par l'

Je serois trop heureux d'être mort à vos pieds.
Prononcez donc de grace, et décidez vous-même
A quel sort doit s'attendre une tendresse extrême :
Dites un mot...

DORISE.

Je crois vous l'avoir dit, monsieur :
C'est de mon père seul qu'on obtiendra mon cœur ;
Sa moindre volonté fut toujours mon oracle.

LÉANDRE.

Vous avez vu du moins, loin de mettre un obstacle ,
Qu'il a même daigné s'intéresser pour moi :
Je puis donc espérer, et perdre tout effroi.
Grands dieux ! quelle est ma joie, et combien ma tendr
S'accroît par cet espoir... je suis dans une ivresse...

MARINE.

La, ne diriez-vous pas d'un de nos jeunes gens ?

LÉANDRE.

Ah ! l'amour rajeunit et mon cœur et mes sens ;
Il devoit ce prodige à l'aimable Dorise.

MARINE.

Ma foi, tout ce qu'il dit augmente ma surprise.

(*bas.*)

C'est assez...

LÉANDRE.

Je vous quitte, et c'est avec regret :
Souvenez-vous du moins qu'attendant mon arrêt
Vous m'avez renvoyé vous-même à votre père.

MARINE, *bas, à Léandre.*

Bien...

MARINE, à part.

Voyons sur son cœur ce que

(haut.)

Ma foi, c'est fort bien fait : fi donc !
Sont légers, glorieux, étourdis, im
Je n'ai pas devant lui voulu vous co
Je me suis contentée au fond du cœ
La chose est très plaisante : un viei
Est une chose assez ridicule à mes
Mais un vieillard aimé...

DORISE.

Qui t'a dit

MARINE.

Qui me l'a dit, à moi ? ce que j'ai vi
« Quelle douceur ! quel choix dans
« Sa voix même, Marine, a d'agréa

DORISE.

Tu ne me parles plus de l'inconnu

MARINE.

DORISE.

Eh bien ?...

MARINE.

Eh bien ! n'a-t-il pas tort ?

Il faut un âge mur , et j'en tombe d'accord.

Je ne suis plus pour lui ; peut-être il vous oublie :

Et si vous m'en croyez , il n'aura plus l'envie

Ni même le pouvoir de revenir à vous.

On vient de vous laisser le choix de votre époux ;

C'est vous venger de lui que d'en choisir un autre.

DORISE.

Non , je n'en ferai rien...

MARINE.

Quel discours est le vôtre ?

DORISE.

Je suis sûre qu'il m'aime...

MARINE.

Et mais , sûre , pourquoi ?

DORISE.

C'est qu'il me l'a juré...

MARINE.

Plaît-il ?... A vous ?...

DORISE.

A moi...

MARINE.

Vous l'avez vu ?...

DORISE.

Sans doute : il m'a peint sa tendresse

D'une vivacité , d'un transport , d'une ivresse !

Je ne connoissois pas ceut choses avant lui.

L'inconnu, dites-vous, vous a pi

DORISE

Oui, Marine...

MARINE.

Comment, ce jou

DORISE.

MARINE.

Et vous l'aimez?

DORISE.

Marine, ai-je pu r

Et comment soutenir un regard a

Un langage si doux....

MARINE.

Je ne sais où

(*bas.*)

Et que va devenir l'amant que j'in

Vous riez?



ACTE II, SCÈNE VIII.

223

DORISE.

Tu te trompes, et même
Je n'ai vu cet amant si tendre qu'avec toi.
Tu pourrois en agir autrement avec moi,
Et je crois que d'abord je devois être instruite.

MARINE.

De quoi parlez-vous donc ici?...

DORISE.

De ta conduite.
Je vois bien que mon père a la plus grande part
A l'intrigue qu'ici tu conduis avec art :
Mais pouvois-tu penser que, sottement déçue,
Une si forte erreur ne frappât point ma vue?
Le cœur se trompe-t-il à ce qu'il doit aimer?
Il n'a pas dit un mot qui n'ait su me charmer ;
Ta gaieté, tes propos, ses regards, son langage,
Mon trouble, tout enfin détruisoit ton ouvrage.
Et le voile tombé ne m'a fait voir en lui
Que l'inconnu pour qui tu parlois aujourd'hui.
Ose me démentir...

MARINE.

Je n'en serois pas crue .
Ah ! ah ! pour une Agnès, vous avez bonne vue !
Mais, dites-moi, pourquoi trouver tant de défauts
Dans tous nos jeunes gens ? comment ? à quel propos ?
En le reconnoissant quelle étoit votre envie ?

DORISE.

Celle de le punir de sa supercherie.

MARINE.

Vous irez loin un jour, et j'en sui

DORISE.

Oh ! j'ai bien daus l'esprit une au

MARINE.

Quelle est-elle?...

DORISE.

Ce fils qu'a ref

MARINE.

Eh bien?...

DORISE.

Plus je l'entends, plu

MARINE.

Après?...

DORISE

Il doit avoir un père bi

MARINE.

Dussé-je en vous manquant rece

Je vous embrasserai : c'est le viei

Dont mettant à profit le ridicule

J'ai trouvé le secret d'arrêter le

ACTE II, SCÈNE VIII.

225

MARINE.

Trouble qu'on ne hait guère,
il pas vrai? Je sais sur nous ce qu'il opère;
de son ivresse est le bien le plus doux.
ns bien cependant ces secrets entre nous,
oissez toujours docile, indifférente.
père, trompé dans sa première attente,
se votre amant, qu'il croit vieux comme lui;
x qu'il vous le fasse épouser aujourd'hui.

DORISE.

nble que lui-même il ne le reconnoisse;
nment a-t-il pu lui cacher sa jeunesse?

MARINE.

connoitra rien, c'est un coup de mon art:
vous n'avez rien à craindre à cet égard.

DORISE.

peux trop compter sur ma reconnoissance.

MARINE.

cherche le succès plus que la récompense.

FIN DU SECOND ACTE.

SCÈNE I.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

Apprenons ce qu'a fait notre jeune vieillard.

CRISPIN.

J'entends parler quelqu'un, quel est ce grand p

FRONTIN.

Quel est cet animal qui tremble en ma présence
Sachons un peu de lui... Ciel ! quelle ressembla
Ma foi, c'est la figure ou l'ombre de Crispin.

CRISPIN.

Il me nomme : que vois-je?... Il a l'air de Froi
C'est lui-même...

FRONTIN.

C'est lui...

où viens-tu? Quel soin conduit ici tes pas?
Où est-il ici?...

FRONTIN.

Que fait monsieur son père?
Est-il à Paris?... Mais qu'y viendrait-il faire?
Le remarquer seroit-il en ces lieux?

CRISPIN.

Êtes-vous en ce logis vous êtes amoureux?

FRONTIN.

Autrefois, il n'est pas des plus sages.

CRISPIN.

L'amour clandestin préside à vos voyages?

FRONTIN.

Il aime à son aise.

CRISPIN.

Et vous le craignez peu.

FRONTIN.

Il cache donc rien.

CRISPIN.

Fais-moi donc quelque aveu.

FRONTIN.

Quoi?

CRISPIN.

Je t'ai fait la première demande,
Attends-toi de parler.

FRONTIN.

Quoi! Crispin appréhende
Qu'il puisse abuser d'un secret confié?

CRISPIN.

La discrétion! Où donc est l'amitié?

Usons d'
Parbleu, de t'avoir vu mon plaisir est
Et je veux célébrer un si charmant bo
En buvant avec toi du meilleur de mo

CRISPIN.

(*bas.*)

(*haut.*)

Il a le vin bavard. J'accepte la partie.

FRONTIN.

(*bas.*) (*haut.*)

Je l'enivre. Ici près est une hôtellerie
Le vin en est parfait, l'hôte est de m
Viens...

CRISPIN.

J'avois cependant affaire en

FRONTIN.

Viens toujours.

CRISPIN.

Volontiers. Avant qu

SCÈNE II.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Eh ! Crispin, où cours-tu ?

CRISPIN.

Ne me retenez pas ;

Je cours, pour vous servir, m'enivrer de ce pas.

SCÈNE III.

LÉANDRE PÈRE.

Crispin, Crispin, écoute. Ah ! l'indigne, le traître !
Lorsqu'il s'agit de boire, il n'entend plus de maître.
Que je suis mécontent de cet ivrogne-là ?
Boire pour me servir, quelle excuse est-ce là ?
Mais rappelons ici mes desseins et mes vues.
Il faut que j'aie au moins deux ou trois entrevues
Avec le jeune objet que je veux m'attacher.
De son père, d'abord, il faut le détacher :
Sa suivante a déjà commencé cette affaire,
J'en suis sûr, et je n'ai maintenant qu'à lui plaire.
C'est elle justement que je vois s'avancer.

MARINE

Songez qu'à l'écouter il faut

DORISE,

Ah ! qu'il est ridicule !

MARINE

Un pet

LÉANT

Quel sort heureux vous offre
J'allois voler, Dorise, à votr
Je ne pourrai souffrir le mo
Si cela continue... Et l'abser
M'a mis dans un état... il fa
Si le bon homme Orgon pe
Ou si vous ne vengez l'inju
Concevez-vous, Dorise, un
On me trouve pour vous tr
Vous me ferez raison de ce
Et j'en appelle à vous : con
M'imputer à défaut ce qui
... tant mieux :

DORISE.

Monsieur, j'ai pour mon père un respect sans égal ;
Il fuit les jeunes gens, il en parle si mal,
Que je crains quelquefois qu'il ne leur fît justice ;
Je ne saurois taxer mon père de caprice :
Cependant à mes yeux, s'il peut m'être permis
De dire là-dessus librement mon avis,
La jeunesse jamais ne parut effrayante.

MARINE.

Effrayante ! au contraire, elle ravit, enchante.
Voyez cet air facile, avantageux, léger,
Qu'on ne voit par malheur qu'avec trop de danger.
Vivent les jeunes gens ! tout est feu, tout est grace :
Ils ont quelques défauts : ma foi, je les leur passe.
Vous m'avez l'air d'avoir celui de trop aimer.

LÉANDRE.

J'y suis incorrigible : a-t-on su me charmer,
Je ne suis plus à moi, c'est une inquiétude,
Un trouble, une langueur : c'est un état fort rude.

MARINE.

Pauvre enfant !

LÉANDRE.

Croyez-vous que vous m'aimiez un peu ?
Ma tendresse de vous exige cet aveu.

MARINE.

Qu'allez-vous demander ? Une fille bien née
Ne peut permettre au plus que d'être devinée.
Je ne sais pas au Mans ce qu'on fait sur ce point,
Mais les mots à Paris ne se permettent point :
Ah ! peste, on est exact ici sur la morale.

DORISE.

Marine , pour monsieur vous montrez bie

LÉANDRE.

C'est pour votre intérêt qu'elle vous parle

MARINE.

J'aime monsieur , sans doute , et je parle

C'est que je vois qu'il a tout ce qu'il faut

LÉANDRE.

Ah ! Marine...

MARINE.

Mais oui , je ne saurois m'en

LÉANDRE.

Trop heureux , si Dorise écoutant tes avis

DORISE.

M'en a-t-elle donné que je n'aye suivis ?

Elle sait me forcer à ce qu'elle desire.

LÉANDRE.

Eh ! le voilà ce mot si difficile à dire.

ACTE III, SCÈNE IV.

233

Ne précipitons rien, Marine vous verra,
Et de ce qu'il faut faire avec vous conviendra.

MARINE.

Oui, monsieur, vous voyez si je vous suis contraire.
Mais si l'on découvroit un peu trop tôt l'affaire...
Je sais bien un moyen de parer ce soupçon.

LÉANDRE.

Quel est-il?

MARINE.

De rester très peu dans la maison.

LÉANDRE.

J'y consens... Vous sortez?

DORISE.

Excusez-moi, de grace;

Je crains d'être surprise, et je quitte la place.
Marine, suivez-moi...

MARINE.

Je ne puis qu'obéir,

Mais croyez que par-tout je songe à vous servir.

(*bas.*)

Le sot homme!

SCÈNE V.

LÉANDRE PÈRE.

Fort bien! Ce qu'on vient de me dire
Semble me garantir le bonheur où j'aspire.
La petite friponne a pris du goût pour moi.
Aussi j'ai fait merveille; et maintenant je voi

SCÈNE VI

LÉANDRE PÈRE, LÉAN

LÉANDRE FILS.

Me serois-je flatté!... Mais que vois
Et ne pourrai-je encor parler seul à
Ah! quel objet... O ciel! Eh! quelle

LÉANDRE PÈRE.

Que vois-je!...

LÉANDRE FILS.

Quoi! c'est vous, mo

LÉANDRE PÈRE.

Ah! coquin, qui t'oblige à prendre
Parle, dans ce logis quelle raison t'a
Fils indigne de moi...

LÉANDRE FILS.

Je n'ai pas mo

Du silence qu'ici vous gardez avec moi.
Je vous trouve fort bien , mais je sens quelque effroi
De vous voir travesti sans en savoir la cause.
Mon père, vous est-il arrivé quelque chose?

LÉANDRE PÈRE.

En tout cas l'on n'a pas besoin de votre appui.
C'est par goût que je suis de la sorte aujourd'hui.

LÉANDRE FILS.

Je ne vous savois pas tant de goût pour les armes.
Depuis quand ce métier pour vous a-t-il des charmes?
Avez-vous fait campagne?

LÉANDRE PÈRE.

Oui.

LÉANDRE FILS.

Ceci me surprend.

Vous voulez me tromper, mon père, assurément ;
Il s'agit d'amourette ou de coquetterie,
Vous donnâtes toujours dans la galanterie.
Ma foi, je ne sais point qui vous voulez charmer,
Mais vous avez tout l'air de vous bien faire aimer :
Vous êtes à ravir...

LÉANDRE PÈRE.

Mais es-tu bien sincère?

La, me trouves-tu bien ?...

LÉANDRE FILS.

En vérité, mon père,

Si vous me permettez cette comparaison ,
Je ne suis pas si bien , et l'on auroit raison .
De vous croire mon fils en nous voyant ensemble :
Mais que dites-vous donc du sort qui nous rassemble

ez-vous à tromper quelque Argus vigilant,
quelque oncle, quelque père, ou quelque autre pa
ontin fait quelquefois là-dessus des miracles,
nous viendrons à bout de lever les obstacles.

LÉANDRE PÈRE.

Je ne saurois m'aider à tromper qui je veux.

LÉANDRE FILS.

Ah ! mais tout est possible, on peut vous rendre h
'épargnez sur ce point ni mes soins ni mon zèle :
lais dites-moi d'abord, mon père, quelle est-elle
loge-t-elle ici près?...

LÉANDRE PÈRE, *à part*.

Ah ! qu'il me rend confus !

(*haut.*)

Je ne puis m'expliquer à présent là-dessus.

Mais revenons à toi.

LÉANDRE FILS.

Voudriez-vous, mon père,

Prêter à votre fils un secours salutaire ?

La plus vive tendresse a fait ce changement :

ACTE III, SCÈNE VI.

237

LÉANDRE FILS.

Oui. La connoissez-vous?

J'oserois pis encor pour être son époux.

LÉANDRE PÈRE, *bas*.

Justement; le pendard en veut à ma maîtresse.

LÉANDRE FILS.

J'ai voulu pour la voir lui cacher ma jeunesse,
Et tout jusqu'à présent a secondé mes vœux;
Et le père et la fille ont approuvé mes feux.
Qu'un jeune concurrent à tous deux se propose,
Tel seroit mon bonheur que ma métamorphose,
En fascinant leurs yeux, me feroit préférer :
Être vieux est ici le moyen d'espérer.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille?...

LÉANDRE FILS.

A son père elle se sacrifie;
Elle consent à tout : heureux que ma folie,
En les trompant tous deux, leur sauve un repentir!

LÉANDRE PÈRE.

Pour la fille, je crois qu'elle te doit haïr.

LÉANDRE FILS.

Non, mon père; au contraire, et dès ce soir peut être,
Si vous y consentez, sans me faire connoître,
En lui donnant la main votre fils est heureux.
Par le plus doux espoir elle a comblé mes vœux;
Et d'ailleurs j'ai près d'elle une amie excellente,
Qui me sert à merveille...

LÉANDRE PÈRE.

Eh qui donc?

Vous conduit une intrigue ave
C'est la perle, en un mot, des
Si vous la connoissiez...

LÉANDRE PÈRE

Que tr

(haut.)

Scélérate! Je puis mieux faire
C'est Orgon que je cherche ici.
Liés depuis long-temps par l'ai
Je n'ai qu'à dire un mot; mais
Quitter dès à présent ce déguis
Orgon en ma faveur t'accepter
Je t'en suis caution...

LÉANDRE F

O père le

Cependant si, fâché de ma tém
Sur-tout par ma jeunesse enco
Il s'alloit refuser, mon père, à

LÉANDRE P

Je le ferai rougir de son extrav

ACTE III, SCÈNE VI.

239

LÉANDRE FILS.

Laissez-le-moi tromper...

LÉANDRE PÈRE.

Je vous demande excuse.

**Je ne souffrirai point qu'à mes yeux on abuse
De la crédulité d'un de mes bons amis,
Et je suis contre toi, si tu ne m'obéis.**

LÉANDRE FILS.

(bas.)

**Étourdi que je suis ! O rencontre maudite !
Mon sort est en vos mains, mon père...**

LÉANDRE PÈRE.

Va donc vite.

Je t'attends en ces lieux.

LÉANDRE FILS.

Un moment me suffit.

Vous me promettez tout ?

LÉANDRE PÈRE.

Où, tout ce que j'ai dit.

SCÈNE VII.

LÉANDRE PÈRE.

**Ah ! je vais te servir de la belle manière !
Il gagnoit en vieillard et la fille et le père :
S'il ne faut qu'être vieux, je vais paroître ici
Plus amoureux cent fois, et bien plus vieux que lui.
Marine m'a joué le tour le plus infame...
Dorise, sans cela, seroit déjà ma femme.**

Mon fils enragera , grondera , ...
Tant mieux , par ce revers il se corrigera :
Il faut savoir punir à propos la jeunesse.
J'avois pu te quitter, trop aimable vieillesse
Hélas ! je te devrai ma joie et mon bonheu

SCÈNE VIII.

LÉANDRE PÈRE, MARINE

MARINE.

Notre amant ne vient point...

LÉANDRE.

Il viendra

MARINE.

Je m'occupois de vous. Eh bien ! dans ma
Avez-vous remarqué pour vous quelque
Vous ai-je bien servi ?

LÉANDRE.

(bas.) (h

impudente ! For

SCÈNE IX.

MARINE.

Le jeune homme ou Frontin se seroient-ils trahis?
 Quoi ! tandis que pour eux j'aurois tout entrepris,
 Ils auroient pu?... Mais non ; cela n'est pas possible.
 Aisément du soupçon un vieux est susceptible ;
 Il m'éprouvoit... Allons , ne nous démontons pas ,
 Et mettons tout à fin pour sortir d'embarras.
 Ah ! qu'il tarde à venir ! Mais bon ! voici le père ;
 Portons le dernier coup...

SCÈNE X.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Que faut-il que j'espère ?
 Ma fille va descendre , et s'expliquer enfin.
 Qu'as-tu vu ? De ceci quelle sera la fin ?

MARINE.

Et voit-on quelque chose avec une innocente
 Qui n'a ni froid ni chaud , toujours indifférente ;
 Qui ne sait rien encor de triste ni d'heureux ;
 A qui tout est égal , blanc ou noir , jeune ou vieux ,
 Sot ou non ; rien n'y fait : « J'obéis à mon père ,
 « Qu'il choisisse celui qu'il veut que je préfère. »

ORGON.

Ne te mets
Puisqu'elle est si long-temps à se déte
Dès ce soir pour l'hymen je vais tout

MARINE.

C'est fort bien fait, monsieur.

ORGON.

Voici n

SCÈNE XI.

ORGON, DORISE, MA

ORGON.

Comment donc! est-ce ainsi qu'on est
Vous n'avez pas encore agréé pour ép
Ce médecin fameux?

DORISE.

Ce choix dépend

ORGON.

ACTE III, SCÈNE XI.

243

ORGON.

En ce cas prenez l'autre,
J'aurai mon médecin.

DORISE.

Mon choix sera le vôtre.

ORGON.

Oui, par soumission, bien plutôt que par goût :
Cependant c'est un homme à préférer à tout,
Que tu devrois chérir. Mais en es-tu capable ?

MARINE.

Cela viendra peut-être...

ORGON.

Un chimiste admirable
Qui fait vivre cent ans, qui t'aime à la fureur.
Tu ne mérites pas un semblable bonheur.
Il est charmant, divin, Marine, que t'en semble ?

MARINE.

Je ne demande au ciel qu'un vieux qui lui ressemble.

ORGON.

Tu vois, Marine même a du penchant pour lui.

MARINE.

Je gage que bientôt vous en aurez aussi :
Il a l'air engageant, les manières aimables ;
Sa façon de parler est des plus agréables.

ORGON.

Ma foi, je sens pour lui la plus vive amitié :
Son rival au contraire excitoit ma pitié.

MARINE.

ORGON.

Voici ton vieillard. Approchez-vous, mon gendre
prenez ma main et la sienne. Et pourquoi t'en défendre?
Ah! je me trompois! je suis votre valet :
ce blondin travesti, vous n'êtes pas mon fait.
Monsieur l'officier, gagnez votre demeure :
mon père peut-être est à sa dernière heure ;
adieu-m'en, pour le voir, retournez sur vos pas.

MARINE, *bas*.

Il veut dire ceci? quel nouvel embarras?

LÉANDRE.

Cachez de votre erreur, c'est votre ami lui-même
qui vous embrasse ici.

ORGON.

Ma surprise est extrême!

LÉANDRE.

Ouvrez les yeux enfin.

LÉANDRE.

Et toi perfide aussi,
Peux-tu t'en étonner? toi de qui la malice
M'a fait avoir recours à ce sot artifice?

MARINE.

Il ne sait ce qu'il dit, je ne le connois pas.

(*bas.*)

Ah ciel! par quel moyen nous tirer de ce pas?

LÉANDRE.

Ai-je imaginé seul cette lourde bévue?...

N'est-ce pas ton conseil?

ORGON.

Et la lettre reçue...

La folie, et ces maux dont me parloit Crispin?

LÉANDRE.

Chimères, et je suis dans l'état le plus sain.
Cette fourbe m'a fait hasarder l'entreprise
De passer pour mon fils, et de plaire à Dorise.
J'ai cru qu'en m'annonçant pour un autre que moi
Je pourrais lui donner peut-être moins d'effroi;
Et je ne pensais pas que, si douce et si sage,
Elle pût épouser un homme de mon âge :
A votre égard, j'ai cru qu'un écrit de ma main,
Sous le nom de mon fils, appuieroit mon dessein.

ORGON.

Morbleu! peut-on encor radoter à cet âge?
Pour trouver à ma fille un époux qui fût sage,
Contre tout jeune amant je voulois me liguier;
Mais je vois qu'à tout âge on peut extravaguer,
Et que, pour assurer le bonheur de Dorise,

..

vous le dis tout franc...

LÉANDRE.

Quel dessein est le vôtre
Quand vous m'avez promis ?...

ORGON.

Je vous croyois p
Mais de ma sottise erreur je reviens à présent :
J'aimerois mieux, vous dis-je, en changeant de
Voir à quelque étourdi ma fille fiancée
Que de vous la laisser épouser aujourd'hui,
Après vous avoir vu vous jouer d'un ami.
Mais j'ai quelqu'un à qui donner la préférence ;
C'est un vieillard qui joint à sa vaste science
Un esprit éclairé par la seule raison.

LÉANDRE.

Vous n'avez pas de lui mauvaise opinion.

ORGON.

Oui, ce vieillard devroit être votre modèle.
Estimé de Dorise, il est seul digne d'elle.

LÉANDRE.

..

Je gage qu'avec lui vous ne pourrez conclure.

ORGON.

Mais c'est gager fort mal, je vous dis qu'il me plaît.

LÉANDRE.

Gageons que non...

ORGON.

Gageons...

LÉANDRE.

Je suis mieux votre fait.

ORGON.

C'est un grand médecin...

LÉANDRE.

La qualité m'étonne :

Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

ORGON.

Je le sais bien ; il a des secrets merveilleux.

LÉANDRE.

Celui de vous tromper lui réussit au mieux.

MARINE, *bas*.

Ah ! nous sommes perdus !...

LÉANDRE.

Il doit bientôt se rendre :

Justement le voici.. :

LÉANDRE PÈRE, *en vieill*
MARINE.

ORGON.
Je n'y puis rien

DORISE.

Marine, il va se perdre.

MARINE.

Ah ! quel e

LÉANDRE FILS

Ah ! monsieur, pardonnez les ruse
Vous vouliez ce matin protéger m
Vous serois-je odieux par ma seul
J'aimois depuis long-temps votre

DORISE.

Que je souffre, Marine!...

MARINE.

Oh ! le

ORGON.

Marine me jouoit avec vous. à c

ACTE III, SCÈNE XIII.

249

LÉANDRE FILS.

Puis-je me repentir de ce qu'on m'a vu faire?
Il falloit voir Dorise , et ne pas vous déplaire ;
J'ai consulté l'amour , l'amour est imprudent...
Mon père... unissez-vous à moi dans ce moment...

MARINE.

Son père ?

ORGON.

Que dit-il?... Quoi!... vous seriez son père?

LÉANDRE PÈRE.

Oui : quel est maintenant celui que l'on préfère?

ORGON.

Tant de bizarrerie a de quoi m'étonner.
Ma fille, c'est à toi de bien examiner
Qui, du père ou du fils, mérite mieux sa grace :
Je te remets mes droits ; fais ton choix, et j'y passe.

LÉANDRE FILS.

Mon père est mon rival, c'est à moi de céder.

MARINE.

Non ; il faut la laisser entre vous décider.

LÉANDRE FILS.

Je tremble...

LÉANDRE PÈRE.

Songez bien que de mon artifice
L'amour seul est auteur...

MARINE.

On vous rendra justice.

DORISE.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon époux.

LÉANDRE FILS.

Quelle joie!

ORGON.

Allons, mon

Sur ce petit malheur prenez votre vot

Vous l'avez mérité.

LÉANDRE PÈRE.

J'y consens. D'ordi

Un fils semble être né pour désoler so

MARINE.

Vite à votre contrat, et terminons ce

Plus de délais.

LÉANDRE FILS.

L'amour a comblé moi

(Ils se

MARINE.

A quelque prix, ma foi, qu'on mette

Le hasard et l'amour font plus que n



TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

L'ORACLE, comédie, par Saintfoix.	Page	1
LE MÉCHANT, comédie, par Gresset.. . . .		37
LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, comédie, par Bret.		169

FIN DE LA TABLE.

